

R. CONFRATERNITA DEL SS. SUDARIO
CENTRO INTERNAZIONALE DI SINDONOLOGIA

TORINO (ITALIA) - VIA S. DOMENICO 28

CENTRE INTERNATIONAL D'ETUDES SUR LE SINDON
INTERNATIONAL CENTRE OF SINDONOLOGY
INTERNATIONALEN ZENTRUM DER LEHRE UEBER DAS HL. LEICHENTUCH CHRISTI
CENTRO INTERNACIONAL DE SINDONOLOGIA

S I N D O N

MEDICINA - STORIA - ESEGESI - ARTE



PROMOTORI

PROF. GIOVANNI JUDICA CORDIGLIA - DOTT. GIOVANNI DONNA D'OLDENICO
MONS. ADOLFO BARBERIS - PROF. STEFANO VIGNA

ANNO X
TORINO

QUADERNO N. 11
MAGGIO 1967

FR. C. LAVERGNE O.P.

LE COUP DE LANCE AU COEUR DE JÉSUS

RIASSUNTO

Sulla base di tutti i documenti possibili, viene qui studiato, ancora una volta, il colpo di lancia « al cuore » di Gesù. E già in questa parola, « cuore », al posto di quella comunemente usata, « costato », è racchiuso il vero significato di questo lavoro, che, non per nulla, è di un sacerdote. Al di fuori e al di là di tutto ciò che, al riguardo, possono dire la storia e la scienza, qui si parla di un sangue « infinitamente prezioso » e di un'acqua « vivificante », di cui il mondo avrà sempre bisogno, fino a quando la Passione di Gesù starà a rappresentare e a consolare il dolore degli uomini tutti.

RESUMÉ

Sur la base de tous les documents possibles, on a étudié ici, encore une fois, le coup de lance au coeur de Jésus. Dans ce mot « coeur », au lieu de l'acception plus commune des « côtes », on trouve la vraie signification de cette oeuvre qui, pas pour rien, a été écrite par un prêtre. Au de là et au dehors de tout ce que l'histoire et la science peuvent affirmer à propos, on parle ici d'un sang « bien précieux », d'un liquide « vivifiant », dont l'humanité aura toujours besoin, jusqu'à ce que la Passion de Jésus représente et comferte la douleur de tous les hommes.

SUMMARY

On the basis of all available documents, it is studied here, once more, the lance stroke to Jesus' heart. In this word « heart » in place of the more usual « chest », is contained the real meaning of this work, which, by the way, is written by a Priest. Beyond all what history and science may state on the subject, it is spoken here of a « greatly precious » blood and a « vivifying » liquid, that the world will always need, as long as Christ's Passion is representing and comforting the affliction of all Mankind.

ZUSAMMENFASSUNG

Unter Zugrundelegung aller möglichen Unterlagen wird hier noch einmal der Lanzenstich « ins Herz » Jesu untersucht. Und schon in diesem einen Wort « Herz » anstelle des üblich angewandten Ausdrucks « Rippengegend » liegt die wirkliche Bedeutung dieser Arbeit die, nicht von ungefähr, von einem Geistlichen stammt. Was diesbezüglich in- und außerhalb von Geschichte und Wissenschaft

auch schon behauptet wird, hier wird jedenfalls von einem « unendlich kostbaren » Blut und einem « belebenden » Wasser gesprochen, dessen die Welt, solange die Leidensgeschichte Jesu die Trübsale der Menschheit verkörpert und ihr Quelle des Trostes sein wird, bedarf.

Preliminaires. - La présente note ne prétend nullement résumer les études faites sur le passage de l'Évangile où saint Jean raconte cet événement (Jn. 19, 28-37) ni critiquer les interprétations proposées jusqu'ici; elle aspire seulement à préciser certains détails intéressants.

Voici pour commencer la traduction, légèrement paraphrasée pour mieux mettre en lumière les nuances exprimées discrètement par la stylistique du Quatrième Évangile.

« Après cela, sachant que déjà toutes choses étaient accomplies, pour que fût accomplie l'Écriture, Jésus dit: "J'ai soif" — il y avait là un vase plein de vinaigre — Ayant donc fixé à un javelot une éponge imbibée de vinaigre, ils l'approchèrent de sa bouche. Lors donc que Jésus eut pris ce vinaigre, il dit "(Toutes choses) sont accomplies" et, ayant incliné la tête, il rendit l'esprit ».

C'est dans ces conditions que les Juifs, puisqu'on était à un jour de « Préparation » cultuelle, afin que ne restent pas sur leur croix ces corps pendant le sabbat — je dois vous dire qu'il était très grand le jour de ce sabbat — (les Juifs) demandèrent à Pilate que les trois crucifiés du Golgotha fussent brisés quant à leurs jambes et enlevés. Vinrent donc les soldats, et du premier crucifié encore vivant ils brisèrent les jambes — même chose pour l'autre homme qui fut crucifié avec Lui — mais, étant venus vers Jésus, comme ils le virent déjà mort, à Lui ils ne brisèrent pas les jambes; seulement voilà; l'un des soldats avec une lance lui perça le côté et aussitôt s'échappèrent du sang et de l'eau. Eh bien, c'est celui qui a vu cela qui en a porté témoignage — non seulement son témoignage est un témoignage dans toute la force du terme, mais encore Celui-là sait que celui-ci dit des choses vraies — afin que vous aussi vous continuiez à croire.

Pour sûr, ces choses arrivèrent pour que fût accompli ce texte de l'Écriture: « ... aucun de ses os ne sera brisé... »; et, en sens inverse, un autre texte dit: « ... ils regarderont en celui qu'ils auront transpercé... ».

Tout cela est raconté avec une simplicité, un réalisme, qui exclut l'intention et à plus forte raison l'invention d'un pur symbole.

La démarche des autorités juives auprès du Gouverneur. - En l'an 30 de notre ère, la nouvelle lune de mars tomba le 22, et le croissant fut peut-être visible à Jérusalem et en Terre d'Israël dès le soir du 23, ce qui expliquerait que les Pharisiens et les Galiléens aient eu le droit d'immoler l'agneau pascal dans la journée de jeudi 6 avril et de la manger après le coucher du soleil. En tout cas, les officiels, j'entends les grands prêtres et ceux qui dirigeaient le culte du Temple, fixèrent au 25 mars le premier jour du mois de nisan, ce qui obligea les ennemis de Jésus à « manger la Pâque » le soir du vendredi 7 avril, début du 15 nisan officiel.

Les « Juifs » — dans le vocabulaire du Quatrième Evangile, ce terme désigne le plus souvent les chefs religieux hostiles à Jésus — les Juifs avaient trois raisons pour désirer que les crucifiés du Golgotha fussent « enlevés » avant le coucher du soleil :

a) - Un texte de la Loi mosaïque (Deut. 21, 22-23) exigeait que le corps d'un pendu disparaisse le jour même de la pendaison. L'historien Josèphe, écrivant vers l'an 78 son livre sur la Guerre Juive, assure que la jurisprudence avait étendu cette prescription au cas des crucifiés: « même ceux qui avaient été élevés en croix à la suite d'une condamnation devaient être enlevés et ensevelis *avant le coucher du soleil* ». (*Guerre Juive*, IV, v, 2). Il semble que les Procurateurs Romains aient toléré cet usage.

b) - Puisque le jour du *sabbat* commençait dès le soir du vendredi, il fallait veiller à ce que la Ville Sainte ne fût pas profanée par la présence de crucifiés, vivants ou morts.

c) - Une circonstance rendait plus impérieuse cette obligation: ce samedi coïncidait cette année-là avec *le premier jour de la fête des Azymes*, fête soudée depuis longtemps avec la date du sacrifice de l'agneau pascal, qui commémorait la Sortie d'Egypte. Plus tard, Apollinaire, évêque d'Hiérapolis, dira tenir de la tradition des Eglises d'Asie Mineure, que le Seigneur Jésus « mangea l'agneau pascal » le 13 nisan, et qu'il « souffrit lui-même » le 14, veille du « grand jour » des Azymes, expression empruntée au texte de saint Jean. Or, Josèphe raconte que la seule vue des emblèmes romains à Jérusalem avait soulevé une émeute (*Guerre Juive*, II, ix, 2); on devine la colère des Pèlerins s'ils avaient vu près d'une porte de la Ville les cadavres de trois crucifiés et, sur la croix du milieu; le *titulus*: « Jésus de Nazareth, Roi des Juifs ».

L'exécution de la consigne donnée par Pilate. - Arrivant du Prétoire, et munis des instruments nécessaires, des soldats brisent les jambes des deux brigands crucifiés auprès de Jésus. Il nous est facile d'imaginer la frayeur de la Mère de Jésus en assistant à cette scène tragique. Et quel soulagement pour son coeur maternel de constater que les soldats renonçaient à briser les jambes de son Fils bien-aimé!

Le coup de lance. - Les soldats avaient pris cette décision, parce qu'il était évident que Jésus avait cessé de respirer. Pourquoi l'un d'eux a-t-il eu l'idée de frapper Jésus en pleine poitrine avec une lance? A-t-il un peu hésité sur la réalité d'une mort si rapide? A-t-il voulu achever Jésus au cas où sa mort n'aurait été qu'apparente?

Toujours est-il que Jean a vu son geste. « Ne te trouble pas et ne baisse pas les yeux, ô bien-aimé, s'écrie saint Jean Chrysostome, ce qu'ils faisaient pour un motif infâme luttait pour assurer la victoire de la vérité ». (PG 59, col. 463). De la blessure, assez large pour que l'on y puisse plonger la main, s'échappèrent aussitôt du sang et de l'eau (le verbe grec est au singulier parce que les sujets sont des noms de choses).

Le témoin oculaire. - Plus que d'autres, saint Jean l'Évangéliste a perçu la force du témoignage fourni par un témoin oculaire. Ayant vu le Père (6, 46), et même étant seul à l'avoir vu (1, 18), le Fils peut témoigner de ce qu'il a vu auprès de son Père (3, 11; 18, 37). Ayant vu le Saint-Esprit sous forme de colombe descendre et se poser sur Jésus, Jean-Baptiste a témoigné qu'il était le Messie attendu (1, 32-34). Ayant vu « la Gloire de Jésus » à Cana, les Apôtres crurent en lui et l'un d'eux a raconté le fait. Ayant vu Lazare sortir vivant de son caveau sépulcral, beaucoup de Juifs crurent en Jésus et témoignèrent en sa faveur lors de son entrée messianique à Jérusalem (11, 45 et 12, 17). Ayant vu le Seigneur ressuscité, Madeleine a rendu témoignage immédiatement. Ayant vu Jésus en vie et portant encore ses plaies, les Apôtres l'attestèrent à l'Apôtre absent. Et quand celui-ci vit la place des clous et de la lance, il crut et affirma sa foi en la divinité de Jésus.

« Prévoyant sans doute le reproche d'illusion ou de mauvaise foi » (P. Lagrange), Jean insiste sur son caractère de témoin oculaire. Le reportage moderne admet l'emploi de la première personne, et le « commentateur » de l'image dira volontiers: « Je vois se former le cortège de la Reine; la foule se presse sur son passage; vous entendez les acclamations ». Si l'on me permettait d'utiliser cette formulation, voici comment je rendrais la pensée de Jean: « Et moi, qui ai vu toutes ces choses, j'en ai toujours témoigné — non seulement mon témoignage est un témoignage dans toute la force du terme, mais encore le Seigneur Jésus sait bien que je ne dis là que des choses vraies — afin que vous aussi vous continuiez à croire au Christ, Fils de Dieu mort et ressuscité pour nous sauver ».

« Celui qui a vu » est le « Disciple » présent à qui Jésus, avant d'expirer, venait de confier sa Mère, et si l'écrivain a pu dire que ce Disciple a « sur l'heure » considéré Marie comme faisant partie de sa famille, c'est précisément parce que l'écrivain n'est autre que celui dont il parle.

Ecrivain au pape Victor, vers 190 ou 195, Polycrate, évêque d'Ephèse, désignera Jean comme « témoin et didascale »: témoin de ce qui faisait l'objet de son enseignement.

Le « Canon de Muratori » est une traduction latine faite au VIII^e siècle d'un original grec du début du II^e siècle, et que le Père Lagrange attribuait à Papias, évêque en 110-130 de la ville d'Hiérapolis, à 200 km d'Ephèse. Or, dans ce document, nous lisons: « Le quatrième Evangile est de Jean, l'un des "Disciples"... Bien que par chaque livre des Evangiles soient enseignés avec des nuances les événements capitaux, cela ne présente cependant aucune difficulté à la foi des croyants parce que c'est par un seul Esprit capital que toutes choses furent mises en lumière en eux tous: sur sa naissance, sa passion, sa résurrection, son comportement avec ses Disciples et sur ses deux Avènements: méprisé dans un état de bassesse lors du premier, qui a déjà eu lieu; revêtu de puissance royale au second (Avènement) glorieux, qui aura lieu. Qu'y a-t-il donc de surprenant si Jean affirme avec une telle énergie chaque événement, même dans ses Epîtres, disant en parlant de lui-même: "ce que nous vîmes de nos yeux, entendîmes de nos oreilles et touchâmes de nos mains, voilà ce que nous avons écrit". Il est clair que de cette façon il se donne non seulement

comme ayant vu, mais encore comme ayant entendu, mais encore (*sic*) comme ayant écrit en suivant leur ordre les admirables actions du Seigneur ».

Le témoignage mis par écrit. - On s'étonnera peut-être du caractère paradoxal de ce que je vais dire, mais on pourra facilement s'assurer de la valeur des raisons que j'en donnerai.

Dans les oeuvres attribuées, à tort ou à raison, à Platon, j'ai trouvé une centaine de fois — exactement 99 fois — des mots de la racine *martur*. A ma grande surprise, le mot *marturia* ne figure que 8 fois et Platon semble ne l'employer que lorsqu'il s'agit de témoignage mis par écrit. On m'objectera que Jean n'hésite pas à employer le mot quand le témoignage est donné oralement. C'est incontestable, mais presque toujours il y a métaphore. Ainsi Jésus fait valoir le témoignage des oeuvres qu'il accomplit, le témoignage des « Ecritures »; le Saint-Esprit témoignera en faveur de Jésus et ses Apôtres aussi. Jésus n'avait jamais besoin qu'un témoin lui révélât ce qui se passait dans le coeur d'un homme. Le verset que nous étudions ne fait pas exception: il n'y a pas un tribunal semblable à celui que présida Caïphe, et Jean ne prétend pas avoir rédigé un témoignage destiné à être lu devant ce tribunal, au risque de se voir puni s'il ne récoltait pas le cinquième des votes, comme l'envisageait Platon pour la cité idéale. Non, Jean songe en réalité au tribunal de l'histoire, au tribunal de l'histoire du salut: il se présente comme témoin oculaire et il donne un témoignage écrit, auquel il joint comme pièces à conviction des témoignages écrits d'avance et consignés dans la bibliothèque sacrée d'Israël.

Il ne dit pourtant pas *graphei*, mais *legei*, parce que l'essentiel d'un témoignage, c'est ce que « dit » le témoin; l'écriture n'exprime que l'aspect matériel de la déposition; et le juge prononcera d'après ce que *diront* les témoins. Jésus aimait employer cette formule: « En vérité, en vérité, je vous *dis* que... ».

Toujours dans Platon, j'ai été frappé du nombre de fois que le mot *logos* ou le verbe *legein* désignaient une attestation produite lors d'un débat judiciaire.

Jn. 15, 25, est typique du sens d'*attestation écrite* que comporte parfois le mot « parole »: Jésus dit: « Si je n'avais pas fait parmi eux des oeuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché; mais maintenant ils ont vu et (malgré cela) ils haïssent et moi et mon Père! Aussi bien faut-il que s'accomplisse la *parole* qui est écrite dans leur Loi: Ils m'ont haï sans raison ».

« *Et Celui-là sait que (celui-ci) dit des choses vraies.* - Cette seconde affirmation est plus importante que la première. En grec, l'expression « et pauvres et riches » signifiait: *aussi bien les riches que les pauvres*, et l'accent portait sur le second terme. Ainsi Xénophon, faisant l'éloge du gouvernement de Cyrus, écrivait: « dans le gouvernement de Cyrus, il était loisible *et* à un Grec *et* à un barbare, pourvu qu'il ne fit rien de mal, de se déplacer sans crainte par où bon lui semblait ». (*Anabase*, 1, 9, 13).

C'était déjà beau dans le cas d'un Grec, qui était un étranger de qualité parmi les Perses, mais cette liberté laissée à un barbare... La pensée de saint Jean est donc: Evidemment mon témoignage est un témoignage dans toute la force du terme, mais ce qui importe le plus, et à moi et à vous, c'est que le Seigneur Jésus sache que je ne dis là que des choses exactes.

Ce *crescendo* est perceptible dans les passages suivants: « Personne ne déchire un morceau dans un habit neuf pour l'ajouter à un vieil habit; sinon, non seulement il aurait déchiré l'habit neuf (ce qui déjà serait absurde) mais encore la pièce prise à l'habit neuf ne conviendrait aucunement au vieil habit ». (Lc. 5, 36). — A l'aveugle de naissance qu'il a guéri, Jésus dit: « non seulement tu as vu (sans t'en douter, le Fils de l'homme); mais sache encore que celui qui parle avec toi (en ce moment), c'est Celui-là ». (Jn. 9, 37). — Je vous dis que non seulement Elie est revenu (et c'est déjà bon à savoir), mais sachez encore qu'ils lui firent tout ce qu'ils voulurent, comme il est écrit à son sujet ». (Mc. 9, 13). — Le texte le plus précieux pour les lecteurs de cette Revue, c'est Jn. 20, 6-7: Ecoutons Jean nous présenter la suite des faits. « Et Simon Pierre (une fois entré à l'intérieur du sépulcre où nous avions enseveli Jésus) voit sans doute les linges à plat (comme je venais de le constater moi-même, ce qui ne pouvait beaucoup nous étonner puisque le corps de Jésus n'y était plus), mais il vit cette chose surprenante: le *sudarium* qui avait été noué sur la tête de Jésus n'était pas à plat comme ces linges, mais au contraire encore enveloppé en eux au même endroit précisément que l'avant-veille. J'entrai moi aussi et, lorsque je vis cela, ma foi en la résurrection glorieuse du Seigneur fut absolue ».

Jean était donc sur le Golgotha lorsque Jésus y fut crucifié, et il a assisté aux scènes dont il a écrit le récit. En plus de cela, il se considère comme capable de donner un témoignage digne de ce nom. En se présentant ainsi au tribunal de l'histoire du salut, il fait le serment qu'il n'a dit que la pure vérité.

Il n'y a aucun cercle vicieux dans son cas. Il prend Dieu à témoin de sa sincérité personnelle et de l'exactitude des faits qu'il rapporte, mais son témoignage concerne le Christ à un autre point de vue: Jean affirme que ceci et cela s'est passé, en signalant en particulier que, sauf Jésus, les personnages en scène ne se doutaient nullement qu'ils réalisaient des prophéties.

Il est bien certain que si Jésus n'était pas mort plus tôt, les choses ne se seraient pas passées de cette manière. Et comme nous savons d'autre part que Jésus est mort à l'heure qu'il a voulue, on peut dire qu'il « savait » tout ce qui allait lui arriver. « Mon Père, avait-il dit, m'aime pour ce motif que j'offre ma vie, pour la reprendre de nouveau; personne ne me la enlève, mais je l'offre de moi-même. J'ai le pouvoir de l'offrir et le pouvoir de la reprendre: tel est le commandement que j'ai reçu de mon Père ». (Jn. 10, 17 s.). Et lorsque le surlendemain Jésus reprendra sa vie, après l'avoir ainsi volontairement sacrifiée, il aura soin de conserver les ineffables blessures qui prouveraient le réalité et de sa mort et de sa résurrection.

L'intention de l'Évangéliste. - De même que l'on doit reconnaître Dieu à ses oeuvres, on doit reconnaître le Christ aux signes miraculeux qu'il réalise, car ce sont autant de témoignages signés par Dieu pour autoriser les paroles de son Envoyé. « Jésus a fait beaucoup de miracles ou de signes, soit en présence de ses disciples, soit en présence des Juifs (12, 37). L'auteur en a choisis quelques-uns qu'il a racontés afin que l'on croie que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et que, par cette foi on ait la vie. Il était impossible de mieux marquer le caractère doctrinal et très pratique de cette histoire. Mais c'est bien une histoire dans la pensée de l'auteur témoin, puisque sa foi à lui est née à la vue des miracles, et qu'il propose son témoignage aux autres qui devront croire sans avoir vu ». (P. Lagrange, *Évangile selon saint Jean*, Introduction, p. LXX).

A son témoignage personnel, Jean ajoute deux témoignages autorisés: celui de Moïse et celui du prophète Zacharie, sans les nommer toutefois, parce qu'il personnalise les deux textes scripturaires qu'il cite à l'audience, en ce sens qu'il les invite à venir déposer avec lui au tribunal. C'est ainsi que Jésus disait un jour: « Vous scrutez les Écritures parce que vous pensez que c'est en elles que vous aurez une vie éternelle; et Celles-là sont les témoignantes en ma faveur, et (malgré cela) vous ne voulez pas venir à moi pour avoir cette vie... » (Jn. 5, 39-40).

Premier texte cité: « Aucun de ses os ne sera brisé ». - « Rapportant qu'on ne brisa pas les jambes du Christ Jean y reconnaît l'accomplissement de la figure exprimée par un des rites de la Pâque que nous avons expliqué comme un symbole de survie et de salut ». (P. de Vaux, *Les Sacrifices de l'Ancien Testament*, p. 26). L'immolation de l'agneau pascal remonte à la période nomade d'Israël et elle était commune aux ancêtres des Israélites et aux autres pasteurs nomades. Mais en Israël elle a pris une signification spéciale quand elle fut mise en relation avec la sortie d'Égypte, dont elle devenait ainsi le mémorial. En mangeant cet agneau, chaque Israélite prenait conscience qu'il était personnellement bénéficiaire de cette libération réalisée par la puissance miséricordieuse de Dieu. A cela même s'attacha de plus en plus le sentiment que cet agneau immolé et mangé en famille préfigurait une libération plus parfaite, plus complète, plus définitive: on attendait avec ferveur une nouvelle intervention de Dieu et qui serait décisive.

Cette attente fut comblée le jour où Jésus, « notre Pâque », fut immolé en sacrifice sur la croix. Depuis lors les hommes, qu'ils soient Juifs ou non, sont dispensés d'offrir chaque année un agneau, mais ils doivent participer avec foi au sacrifice eucharistique institué par le Christ: manger sa chair, boire son sang pour entretenir la vie nouvelle et éternelle qu'il leur a communiquée.

Second texte: « Ils regarderont en celui qu'ils auront transpercé ». - Avant de produire ce second témoignage, Jean écrit: *kai pàlin hetéra graphé légein*. Le sens de *pàlin* n'est pas seulement: *encore, de plus*, comme lorsque saint Paul accumule des citations qui se renforcent mutuellement. On sait que le sens primitif des mots invariables s'est mieux conservé dans les composés dont ils font partie. Or, les composés de *pàlin* indiquent le

plus souvent un mouvement *en sens contraire*. Ainsi une flèche sera *palímbolos*, si elle est lancée *en sens inverse*; on est soi-même *palindromicós*, si l'on a tendance à revenir *en arrière*, et *palíporos*, si l'on revient *sur ses pas*.

La *palillogía* est une *rétractation*; et *palin legein* signifie le plus souvent: *contredire*, ainsi que *palin erein* et *palin ladzesthai* dire le contraire de ce que l'on vient de dire, ou: *reprendre sa parole et lui donner un autre sens*. Le *palimplutos* donne au travail d'autrui *une couleur nouvelle*.

Sur le Golgotha, saint Jean espérait bien que le corps de Jésus ne subirait plus aucun outrage, et sa surprise fut grande de voir un soldat donner ce coup de lance au coeur de Jésus. Pour bien mettre en lumière ce mystère, il produit un second texte qui à première audition semble contredire le premier: il était interdit de briser les os de l'agneau pascal, mais pourtant Dieu avait fait savoir qu'il tolérerait que le Messie fût transpercé...

Pour citer ce texte, saint Jean recourt à l'original hébreu, comme il aimait à le faire lorsqu'il signalait qu'une prophétie se réalisait (Voir 6, 31; 12, 14-15; 12, 39-40 et 13, 18).

« Ce qu'il y a de mystérieux dans ce passage (Zach. 12, 8 à 13, 1), c'est qu'il ne décrit point un fait, mais seulement l'impression qu'il a causée. Le personnage principal n'apparaît pas, quoique tout dépende de lui, ou plutôt de sa mort... Ceux qui ont commis le crime seront les premiers à pleurer la mort de leur victime, et cette mort sera une source de pardon ». (P. Lagrange, *Le Judaïsme avant Jésus-Christ*, p. 381).

Le regard vers le Transpercé sera un regard d'espérance, comme celui que l'on dirigeait vers le Serpent d'airain. Est Isaïe avait annoncé: « Et l'on sera effrayé et confus au sujet de Couth où se portent les regards, et au sujet de l'Égypte dont on se glorifie ». (Isaïe 20, 5-6). Pussions-nous ne nous glorifier que dans la Croix de notre Seigneur Jésus-Christ!

Conclusion. - Ceux d'entre nous qui croient à l'authenticité du Linceul de Turin aiment à contempler l'image de « notre Pâque », l'image de l'Agneau de Dieu: ils constatent que l'on n'a brisé aucun de ses os, et que son côté portait une blessure d'où s'échappèrent un sang infiniment précieux et une eau vivifiante.

FR. C. LAVERGNE, O.P.

En la fête du Précieux Sang le juillet 1966

G. JUDICA - CORDIGLIA

L'ASPETTO E LA STATURA DEL CRISTO

RIASSUNTO

L'A. appoggiandosi ai reperti antropometrici rilevati dai vari AA. e da lui stesso sull'Uomo della Sindone, come su documentazioni storiche, ha cercato di tratteggiare la figura umana del Cristo così come la tradizione costante orale e scritta ci ha tramandato nei secoli: un Uomo, cioè, straordinariamente perfetto, con caratteristiche tutt'affatto particolari, eccezionali, e della statura aggirantesi intorno ai m. 1,80.

SUMMARY

The Author, basing himself on the anthropometric evidences that the various Authors and he himself found out on the Man of the Holy Shroud, as well as on historical documents, has tried to outline the human figure of Christ, in the way the unchanging oral and written tradition has transmitted it to us in the courses of ages: that is, an uncommonly perfect Man, about 5.9 feet tall, (equal to about 1.80 meter, 80 tall) with quite peculiar, exceptional features.

SOMMAIRE

L'Auteur, se basant sur les témoignages anthropométriques relevées par les différents Auteurs et par lui même sur l'Homme du Saint Suaire, aussi bien que sur de documents historiques, a tâché de tracer la figure humaine du Christ, de la manière où elle nous a été transmise pendant les siècles par la tradition verbale et écrite: c'est-à-dire un Homme, haut 1 mètre et 80, exceptionnellement parfait, avec des caractéristiques tout à fait particulières.

ZUSAMMENFASSUNG

Unter Zugrundelegung der von verschiedenen Seiten und von A. selbst zusammengetragenen Befunde in Bezug auf die Körpermaße des Mannes im Grabtuch und der vorliegenden historischen Unterlagen hat sich Letztgenannter dahingehend bemüht, die menschliche Figur des Christus nach den mündlichen und schriftlichen Überlieferungen aus den Jahrhunderten wie folgt zu skizzieren: Ein Mann von ausnehmender Vollkommenheit und aussergewöhnlichen Eigenschaften, dessen Statur sich um 1.80 m bewegte.

L'aspetto corporeo del Cristo traspare dagli Evangelii frammentariamente, in zone contornali evanescenti e sottintesi così che si può riuscire a comporlo come si può comporre, pietra su pietra, un mosaico. Un Cristo sempre maestoso nel portamento, prestante nelle membra, severo nell'aspetto e resistente alle fatiche, e tuttavia, « come tutti i figli di

Adamo⁽¹⁾. Il racconto evangelico è di una esemplare descrizione e lascia ad ognuno di figurarsi il Figlio dell'Uomo come lo vede la sua mente e il suo cuore. È accaduto che, mancando ogni menzione diretta dei tratti della sua personalità, la imperiosa curiosità degli uomini di conoscerli abbia creato fantasiose leggende e discordanze sia nei riferimenti dei primi testimoni e, ancor più, successivamente. Il ricordo dell'intimore, dell'intimo di Gesù ha fatto dimenticare l'esteriore senza però annullare l'acuta curiosità, in tutti i secoli, di conoscere il suo aspetto umano, curiosità che, in sostanza, è omaggio riconoscente degli uomini per il Suo sacrificio e la dottrina da lui insegnata. I cristiani hanno sempre « visto » il Cristo il « diletto », l'« agapetòs » come Colui nel quale Dio « sibi complacuit »⁽²⁾ e in cui risiedeva « omnis plenitudo divinitatis corporaliter » (katoichei pan tò pléroma tes teòntos somatichos)⁽³⁾. Un « uomo », cioè, in possesso di tutte le perfezioni fisiche, « come tutti e come nessuno »⁽⁴⁾. Questo è tanto vero che se qualcuno, anche oggi, cerca di sfocare agli occhi degli uomini la straordinaria perfezione di Gesù, subito si accendono, tra disapprovazioni e contestazioni, nuova curiosità ed interesse. Difatti è avvenuto che, non molto tempo fa, un particolare rilievo effettuato sulla Sindone denunciante la bassa sua statura (m. 1,60), rilievo marginale, frutto di una personale interpretazione attraverso un metodo altrettanto personale, abbia sollevato approvazioni e disapprovazioni così da far dimenticare altri ben più interessanti rilievi contenuti in un libro⁽⁵⁾ di oltre trecento pagine steso con attenta cura da un competente sindonologo.

M. 1,60 la statura del Cristo?

Che i palestinesi all'epoca del Nuovo Testamento avessero una statura aggrantesi intorno ai m. 1,50-1,60, perchè mediterranei, è vero, ma è altrettanto vero che si può fortemente dubitare che Gesù possedesse una tale statura. Non solamente Egli era figlio di Maria, creatura privilegiata « piena di grazia »⁽⁶⁾ e in possesso di bellezza e perfezione corporea ed « immune da ogni debolezza ereditaria umana »⁽⁷⁾, ma soprattutto figlio di Dio. Noi non possiamo conoscere, e tanto meno valutare, in quale modo e in quale grado l'influenza divina⁽⁸⁾ abbia potuto intervenire, e sia intervenuta nella costruzione del corpo di Gesù. Certo è che questo

(1) JOHAN. DAMASC. - *Opera* - T.I. p. 631 - Ed. Lequien.

(2) Matth. III, 17 - XII, 18 - Mc. IX, 7 ecc.

(3) *Colossenses* - II, 9.

(4) *Acta Thomae* - capp. 48, 153 (da MEREZKOISKIJ - *Gesù Sconosciuto*, ed. Marzocco - Firenze - 1937).

(5) RICCI - *L'Uomo della Sindone* - ed. Coletti - Roma, 1965.

(6) Lc. - I, 28.

(7) PENDE - *Un medico di fronte al Vangelo* - Ed. « Il Giorno » - Milano - 1948.

(8) « Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus (dunamis) Altissimi obumbrabit tibi... et quod nascitur... » (Lc. I, 35). Tanto il testo latino quanto quello italiano cercano di avvicinarsi al testo greco ma non riescono compiutamente ad esprimere quanto è nascosto nelle parole dell'Evangelista. Luca usa « dunamis » che è più della « virtus » latina e della « virtù » italiana, ma è la potenza di Dio, potenza che nel significato greco più preciso del termine, è più che potenza, una traduzione in atto

corpo possedeva certamente, in modo unitario e correlazionistico, i tre aspetti della Sua persona: robustezza fisica, intellettuale e morale, quegli aspetti, cioè che Luca incisivamente, da costituzionalista ante litteram, espone nel suo Evangelo sullo sviluppo fisico e morfofisiologico di Gesù uomo (9). « E Gesù cresceva in sapienza, in statura ed in grazia presso Dio e gli uomini » « Iesusu proéchopte te sofia chai elichia chai kàriti... ». Sviluppo fisico che si tradusse in misura e proporzioni perfette, poichè « karis » ha riferimento sì allo spirito ma anche al suo corpo ed « elichia » alla crescita non soltanto in misura d'anni, ma anche alla crescita armoniosa delle strutture corporee e della forza. Il Cristo Sindonico si mostra appunto a noi adulto e dotato di quella perfezione corporea che via via si era sempre più definita ed affermata dalla adolescenza alla piena virilità. Ed è appunto cotesta armonia e perfezione corporea, sotto il riguardo antropometrico, amalgamate in un unico accordo che stupisce, a convincere, noi studiosi di costituzionalistica, che il Lenzuolo di Torino abbia realmente avvolto il Cristo morto indipendentemente da ogni dato assente o presente, in pro od in contro alla sua autenticità. Tutte le intuizioni, le ipotesi sulle modalità della sepoltura (avvolgimento del cadavere) e sulla genesi delle immagini (misteriosamente ancora oscure) se utili in funzione di stimolo alla ricerca, perdono di valore di fronte ai reperti biometrici ricavati attraverso una metodologia universalmente adottata, apprezzata e confortata da decenni di esperienza.

Salvo qualche piccolo scarto, dovuto soltanto a soggettive interpretazioni, la statura di Gesù, che vediamo sulla Sindone, viene contenuta, dai vari ricercatori, nei limiti di m. 1,78 e m. 1,83. Il Vignon scrive (10): « L'effigie anteriore sarebbe quella di un uomo di m. 1,80... »; il Barbet (11) si attiene ad una statura di m. 1,78. Il Gedda (12) dopo aver fatto giustizia delle obiezioni circa le pieghe del lenzuolo, che avrebbero determinate disarmonie metriche dei vari segmenti, degli stiramenti eventuali della tela e confortato dalle affermazioni del Timossi, perito tessile, che esaminò direttamente la tela stessa, conclude, dopo accurate rilevazioni metriche, per una statura del Cristo Sindonico di m. 1,83. Il biotipologo Krajnik, senza pronunciarsi sulla statura afferma, che le impronte del Crocifisso rivelano un uomo di tipo atletico ben pronunciato (13).

della potenza. « ... quod nascitur », in greco: « tò genomenon » è espressione significativa, poichè la Vergine doveva concepire non una « persona umana », ma « una individua umana natura sussistente di ipostasi divina »; l'uso del pronome maschile sarebbe stato troppo indicativo, mentre il neutro, per il fatto di esprimere la natura, la cosa, senza riguardo a persona, meglio avrebbe definito un « essere », il « Verbo ».

(9) JUDICA CORDIGLIA - *Gesù uomo fra gli uomini* - LICE - Torino - v. anche: PENDE I.c. e JUDICA CORDIGLIA - *Questioni medico Mariologiche* - Marzorati - Milano.

(10) da GEDDA - *Relazione al Convegno Internaz. di studi sulla S.S.* - Torino 1939 - SANTA SINDONE - LICE - 1941 p. 145 e VIGNON - *LE SAINT SUAIRE* - Paris - Masson - 1939 p. 85.

(11) BARBET - *Les cinq plaies du CH.* - Paris - Dillen - 1935.

(12) GEDDA - I.s.c.

(13) KRAJNIK - *Programma e metodi dello studio biotipologico*, p. 887 (da HYNECK - *L'aspetto fisico di G.* - LICE - Torino, p. 87.

Chi scrive ebbe il raro privilegio di controllare le misurazioni ed elaborare gli indici e i rapporti antropometrici effettuati sul Cristo Sindonico insieme al Viola clinico medico di Bologna e costituzionalista di fama mondiale, il quale dopo essersi reso conto, con quello scrupolo che lo distingueva, della esatta applicazione della metodologia, ne avvallò i risultati e le conclusioni⁽¹⁴⁾. Dopo così autorevole collaudo non esitai allora a concludere che la statura del Cristo Sindonico doveva essere, ed era, di m. 1,81, aggiungendo che: « avuto riguardo alla forma mesocefala del capo con un indice 79,9, e alla statura, l'Uomo della Sindone è un individuo che si scosta per taluni caratteri somatici dai capisaldi stabiliti dagli antropologi per la differenziazione delle razze... e presenta caratteristiche somatiche tutt'affatto particolari, quasi speciali ed eccezionali, dato il suo alto grado di perfezione corporea ». Concludevo affermando che potrebbe e dovrebbe *essere classificato al di sopra e al di fuori di ogni tipo etnico*. Aggiungerò ancora che i rapporti metrici ripresi dai vari AA ci riportano ai cosiddetti « moduli », o misure fisse, che moltiplicate per un numero esatto di volte danno le misure delle varie parti del corpo. Voglio dire del canone di Lepsius (altezza totale della figura a otto volte l'arto superiore, l'arto inferiore a dieci volte, ecc.), del canone di Vitruvio, del canone di Leon Battista Alberti, Michelangelo, Leonardo, ecc. È vero che l'arte non è vincolata, come la scienza, ai lacci del vero, e il vero per essa è piuttosto un mezzo per la ricerca del bello, tuttavia gli antropologi hanno sempre dato grande importanza a questi moduli e tanto che se ne occuparono a fondo il Quitelet e parecchi altri nonchè il Livi il quale ebbe a scrivere che la « ricerca appunto di questi canoni è uno degli scopi scientifici della antropometria »⁽¹⁵⁾.

Accanto a questi apporti diretti sulla statura del Cristo altri ve ne sono indiretti, non tutti di indiscussa certezza, ma tuttavia concordanti per una altezza intorno al m. 1,80. La tradizione della Chiesa Orientale e di quella Occidentale fissano la statura di Gesù in m. 1,83 ricavandola dal luogo ove venne adagiato il corpo del Signore, « locus Dominici corporis » sulla scorta di antiche relazioni⁽¹⁶⁾. La elevata statura del Cristo trova il suo riscontro in Nicolò Mesarite, il quale nel descrivere le reliquie insigni della Passione custodite a S. Maria del Faro a Costantinopoli, mette in rilievo le notevoli dimensioni dei sandali del Signore, ed è interessante notare l'aggiunta alla descrizione di coteste calzature dove è detto: « ... quella lunghezza delle suole e quella larghezza, che si estende ad un palmo di considerevole lunghezza, palmo di un uomo che abbia la mano lunga, ma che si porti alla proporzione, perchè il Signore amò anche la proporzione ed avversò la sproporzione »⁽¹⁷⁾.

(14) JUDICA CORDIGLIA - *L'Uomo della S. è il Cristo?* - Ghirlanda - Milano - v. anche « La Sindone » - LICE - Padova - 1961.

(15) LIVI - *Antropometria* - Hoepli - Milano.

(16) SAVIO - *Le impronte di G. nella S.S.* - in SINDON - N. 9 - Maggio 1965.

(17) SAVIO - l.c. - v. anche dello stesso A. *Ricerche sulla S.S.* I, 9 - 10 dove si possono rilevare oltre a notizie inedite e rare sul Sepolcro di Cristo anche una ricchissima Bibliografia - v. anche - PARROT - *Golgotha et Saint Sépulchre* - Delachaux & Niestelè - Paris.

Che la statura del Cristo dovesse essere superiore a m. 1,80 lo confermerebbe, collateralmente, anche la « tunica Christi » di Treviri consacrata storicamente da una Bolla di Papa Silvestro I (250 - 330 d.C.). Cotesta « tunica » senza cuciture, tessuta cioè in un pezzo solo da cima a fondo, misura anteriormente m. 1,48 e posteriormente m. 1,67-8. Si trattava di un indumento che dal collo giungeva ai piedi e che veniva accostato ai fianchi in occasione di viaggi od altro. Ora se si completano le misure della « Tunica » con la lunghezza del capo e del collo ne viene che cotesta « Tunica » dovette rivestire un individuo in possesso delle caratteristiche antropometriche, e quindi anche della statura, del Cristo Sindonico. Si potrà obiettare che a cotesto rilievo, come a quelli d'altro ordine di cui diremo, non si può attribuire ovviamente valore di certezza assoluta, tuttavia però non possiamo non far notare che essi, qualora vengano considerati in funzione comparativa e reciproca, secondo il ben noto procedimento integrativo, consentono di emettere un giudizio di alta probabilità assai vicino al vero e più che sufficiente e soddisfacente, nel caso specifico, per la conferma di un dato metrico, come la statura, ricavata attraverso le ricerche sopra un « documento » noto, e soprattutto autentico, come la Santa Sindone (18).

Narra l'Evangelista Luca: « Un uomo chiamato Zaccheo... cercava di vedere Gesù... ma a motivo della calca, non riusciva perchè era piccolo di statura. Correndo allora avanti, salì sopra un sicomoro per vederlo... » (19) (te elichìa micròs en). Si è voluto, attraverso una inesatta interpretazione di questo passo, concludere che Gesù fosse piccolo di statura (Eisler, Ricci ed altri). Il Ricciotti (20) confuta: « questa interpretazione, già proposta tre secoli fa, è una pura stramberia senza alcun fondamento... è chiaro infatti che il soggetto di tutto l'episodio non è Gesù ma Zaccheo, quindi "egli era di statura piccolo", e appunto per questo si arrampica sull'albero; del resto ben poco gli sarebbe giovata la sua arrampicatura, se si fosse trattato di vedere un uomo di bassa statura (micròs) assiepato da molta folla ». I partigiani della bassa statura di Gesù sono assai antichi, è vero, ma bisogna tener presente che essi ricavarono la loro convinzione da una interpretazione letterale di alcuni passi biblici allegorici trascurandone però altri, quello ad esempio dove è detto: « tu sorpassi in bellezza i figli degli uomini » (21). Accanto alla bassa statura (disendocrinismo) aggiungevano che Egli era spregevole, malaticcio e meschino, « infirmus et

(18) v. a questo proposito le numerose pubblicazioni di VIGNON, HYNCHK, BARBET, JUDICA CORDIGLIA, ecc. (GEDDA - *La Santa Sindone* - Tip. Poliglotta Vaticana - ed. Tabor - p. 68).

(19) Lc. - XIX, 3 - 4.

(20) RICCIOTTI - *Vita di G.C.* - ed. Rizzoli & C. - Milano - 1941 - p. 203 e segg. « Sicomurus » (*Ficus sicomurus*) albero comune nella valle del Giordano che raggiunge l'altezza di 14 o 15 metri con fogliame molto folto. Le carovane sostano alle sue ombre e un solo albero è capace di coprire sotto i suoi rami una cinquantina di persone - *Roman - Joly de Saint Claude* - *Geographie Sacrée* - Jombert - Paris - 1784, p. 266.

(21) Ps. 44, 3.

ingloriosus »⁽²²⁾, cosa inammissibile in quanto deformità è espressione di malattia, di disordini funzionali per alterazioni anatomiche congenite o ereditarie o acquisite, alterazioni delle quali Gesù doveva essere immune come la Madre Sua scevra, come è noto, da deficienze organiche e disarmonie⁽²³⁾. Non sarà inutile notare che bassa statura e deformità fisica servivano, in quel tempo di accese eresie, ed erano utili moventi, a svenenare particolari ambienti, a minare proposizioni eretiche sulla umanità e divinità di Gesù.

I partigiani però della bellezza del Cristo sono assai più numerosi. Niceforo Callisto (XIII sec.)⁽²⁴⁾ nella sua « Storia Ecclesiastica » racconta che Giustiniano imperatore fece eseguire, ad ornamento di Santa Sofia in Costantinopoli, una croce (croce mensurale), dell'altezza della statura del Cristo. Questa misura era stata rilevata con grande diligenza a Gerusalemme da persone di fede e di gran conto « capaci e fedeli ». « La tradizione sulla elevata statura del Cristo venne raccolta ed espressa in cifre (sette palmi abbondanti)... ». Questa medesima tradizione ha riscontro in Nicolò Mesarites come vedremo in seguito⁽²⁵⁾.

L'alta statura del Cristo si riscontra anche negli apocrifi, i quali hanno cura di raccogliere elementi comunemente accettati, per poter meglio coprire le parti favolose o comunque errate, che riportano⁽²⁶⁾.

Sulla statura del Cristo si è occupato con profondità di costituzionalista antropologo e, secondo i canoni scientifici in uso, il Gedda sia nel 1939⁽²⁶⁾, come anche in seguito⁽²⁷⁾, definendo la statura del Cristo Sindonico in m. 1,83 constatando inoltre, successivamente, che essi collimavano esattamente con quelli praticati sia dal Vignon nel 1933 come con quelli da lui ripresi nella ostensione privata di Montevergine del 1946. « In parallelo a queste ricerche e considerazioni, scrive il Gedda, abbiamo avuto la fortuna di conoscere un singolare documento archeologico che si trova nel chiostro cosmatesco di San Giovanni in Laterano (Roma). Si tratta di una piattaforma di pietra sorretta da quattro colonne di stile corinzio la quale viene chiamata "Statura del Cristo" in quanto la distanza dal pavimento alla piattaforma corrisponderebbe, secondo la tradizione, alla statura di Nostro Signore... La storia di questo complesso archeologico è ignota, ma certamente non ha nulla in comune con la Sindone; esso ha una derivazione di altro genere che non possiamo esplorare. Ma è singolarissimo il fatto che la statura del Cristo, quale deriva da questo cimelio è precisamente di 183 centimetri ». Nei libri di viaggio del medioevo e precisamente nei cosiddetti « portolani scritti » (da non confondersi con le carte geografiche omonime) e nelle relazioni dei viaggi in terra santa, si

(22) *Iren.* - Adv. Haer, IV, 32, 12.

(23) AGOSTINO - *De Civ. Dei* - L. XIV, c. XXVI.

(24) da SAVIO l.c. p. 15 nota.

(25) da SAVIO l.c. p. 15.

(26) da SAVIO l.c. p. 16.

(27) GEDDA l.c. p. 64 e v. anche « Le dottrine antrop. » ecc. « Vita e Pensiero » - Milano, 25, 26 ed ancora « Atti Conv. Naz. di Studi sulla S.S. Maggio 1939; Ostensione della S.S. a Montevergine » « Tabor » I, 1 1946 ed altrove (v. Bibliografia).

ritrovano minute notizie non soltanto intorno ai luoghi santi e alle loro misurazioni ma anche misure relative alle persone e specialmente quelle concernenti Gesù⁽²⁸⁾. Vari sono i codici ove è riferita cotesta statura. Essa viene indicata con una linea, un summultiplo della misura totale, e venne poi presa quale base del sistema metrico in molti luoghi dell'occidente traendola dagli orientali, i quali per un concetto trinitario, fecero il corpo di Cristo tre volte il braccio semitico. Il braccio legale della Palestina, con lievi variazioni tra città e città, oscillava tra i m. 0,571 e 0,593 (statura di Cristo m. 1,713 e m. 1,779). Quando i municipi ritennero indispensabile avere la propria base di misura, con tutta probabilità, ne incaricarono gli ecclesiastici sia perchè più dotti, sia perchè ad essi in conformità alla legge giustiniana, derivata da uso più antico, era stata affidata la custodia delle misure⁽²⁹⁾. Eseguendo una operazione inversa a quella fatta per conoscere la lunghezza del corpo di Cristo, presero per base di misura la terza parte di detta lunghezza ricavandola da Codici e così si ebbero dei « cubiti » o « braccia » oscillanti intorno a m. 0,60. A Firenze, ad esempio, il « braccio di panno » (m. 0,584) rimase invariato dal 1357 al 1861. Curioso è un documento relativo alla costruzione del Duomo di Firenze dove si rileva che le distanze delle colonne della navata principale sia in senso longitudinale all'asse, come in senso trasversale, sono misurate con il « braccio di panno » ragguagliato a m. 0,5836⁽³⁰⁾. Non meno interessante è la misura del « braccio di Torino » (m. 0,5993), con uno scarto di 6 mm. dal precedente, corrispondente ad una statura del Cristo di m. 1.797⁽³¹⁾.

A conclusione, senza la pretesa di aver esaurito l'argomento che offre il fianco ad opposte interpretazioni, aggiungerò che in una lettera sinodale dei tre Patriarchi orientali, Giobbe di Alessandria, Cristoforo d'Antiochia e Basilio di Gerusalemme si legge⁽³²⁾: « Perciò Costantino fece raffigurare il Cristo secondo la descrizione del Suo aspetto fatta dagli stessi ss. Apostoli, i quali dall'inizio furono testi oculari e servi del Verbo, lo videro e mangiarono con Lui; e questa tradizione si è conservata nella Chiesa sin dal principio. Egli fu bello di statura, alto tre cubiti... ». Affermazione cotesta identica a quella rilevabile nel « Libro dei pittori » di Athos del secolo XI: « Il corpo dell'Uomo Dio fu della lunghezza di tre cubiti... ».

Formato e plasmato da Dio, il Corpo di Gesù non poteva non essere opera di infallibile fattura, perfetto, armonioso nella architettura corporea, senza una minima menda e un minimo errore (Opus Patris) in pieno accordo con le leggi della genetica.

(28) LEONARDO FRESCOBALDI - *Viaggi in Terra Santa e di altri in Terra Santa del sec. XV*, Barbera, Firenze, 1862.

(29) UZIELLI - *Misure lineari, medievali ecc.* - Seeber, Firenze, 1899 - Le « braccia » appaiono in Italia durante le Crociate e dopo di esse divengono le misure dominanti. Non si può escludere anche che il « braccio fiorentino » sia venuto direttamente dalla Palestina per mezzo dei Pisani.

(30) GUASTI - *Santa Maria del Fiore*, Firenze, 1887, p. 94.

(31) UZIELLI - l.c. p. 10.

(32) HYNCHK - l.c. p. 25.

Figlio di Dio e Figlio dell'Uomo era Gesù: complesso binomio davanti al quale la mente umana si immiserisce così da non comprenderlo appieno; Figlio di Dio, Verbo Eterno presente sempre con parole di « vita eterna »⁽³³⁾, Figlio dell'Uomo, figlio in senso assoluto e uomo biotipologicamente perfettissimo come il primo Adamo e tanto:

*che l'umana natura mai non fue
né fia qual fu in quelle duo persone.*

(Paradiso - XIII, 82 - 87)

G. JUDICA - CORDIGLIA

Torino, Gennaio 1967.

(33) Giov. VI, 68.

R. BÈTTICA - GIOVANNINI

LA CROCIFISSIONE E LA MORTE DI GESÙ CRISTO NEGLI STUDI DI JACQUES BRÉHANT

RIASSUNTO

Studiando la Passione di Gesù, nelle interpretazioni artistiche, il prof. J. Bréhant dimostra che nessun artista (esclusi un anonimo francese del Seicento, rifacitore di un'opera trecentesca, Dürer, Rubens e il genovese Langhetti), hanno saputo intuire quanto le ricerche storiche e scientifiche hanno, sulla Passione, dimostrato e precisato: che i chiodi delle mani, per fare un solo esempio, vanno infissi, non nelle palme, perchè non potrebbero sostenere il peso del corpo, ma nei polsi. Passando, poi, a studiare le cause della morte di Gesù Cristo, il prof. Bréhant, seguendo gli studi del compianto dott. Barbet, sostiene che Gesù è morto per asfissia progressiva e che l'«acqua» scaturita dal costato al colpo della lancia, è un liquido pericardico, riscontrabile, quasi sempre, nelle autopsie degli individui morti dopo atroce agonia. Quadro sintetico, ma completo e documentatissimo, storico, artistico e scientifico, della Passione, il lavoro del prof. Bréhant merita di essere conosciuto dagli studiosi italiani.

RESUMÉ

M. le Prof. J. Bréhant, étudiant la Passion de Jésus dans les oeuvres d'art, a démontré qu'aucun artiste (sauf un peintre français inconnu du XVII^{ème} siècle, qui réfit une oeuvre de 300, Dürer, Rubens et le peintre génois Langhetti) n'a compris ce que les recherches historiques et scientifiques ont démontré et précisé sur la Passion: les clous, par exemple, n'auraient pu supporter le poids du corps si, au lieu des poignets, on avait cloué les paumes. Examinant, en suite, les causes de la mort de Jésus, M. le Prof. Bréhant — suivant les études du Prof. Barbet, affirme que Jésus mourut par asphyxie progressive et que le «liquide» jailli de sa poitrine quand la lance le frappa, était le liquide du péricarde, liquide qui est toujours présent dans les autopsies des gens décédés après une agonie atroce. Tableau synthétique, mais complet et très documenté, par de témoignages historiques, artistiques et scientifiques, l'oeuvre de M. le Prof. Bréhant mérite d'être mieux connue.

SUMMARY

Christ's Passion in artistic works is the subject of Prof. J. Bréhant studies, by which is proved that no artist (but a French unknown painter of the seventeenth century, who remade a work of 300, Dürer, Rubens and the Genoese painter Langhetti) perceived what historical and scientific researches have shown.

As a metter of fact, the nails, for instance, could not have supported the weight of the body, if set in the palms instead of in the wrists. Considering, then, the causes of Christ's death, Prof. Bréhant— following the studies of the late Dr. Barbet — asserts that Jesus Christ died from progressive asphyxia and that the « liquid » sprung out of his chest when the lance struck him, was pericardial liquid, which is also always present in autopsies of persons died after terrible agony.

Prof. Bréhant's work is a concise but complete picture of Christ's Passion, supported by historical, artistic and scientific evidences and it deserves to be better known.

ZUSAMMENFASSUNG

Wenn man die Passion Christi in ihren künstlerischen Auslegungen studiert, so erbringt hier Herr Prof. J. Bréhant den Beweis, daß kein Künstler (mit Ausnahme eines französischen Unbekannten des 17. Jahrhunderts -Umarbeiter des dreihundertjährigen Werkes von Dürer, Rubens und des Genuesen Langhetti -) im Stande war zu erfassen, was die historischen und wissenschaftlichen Recherchen bezüglich der Passion erbracht und präzisiert haben, nämlich: (um nur eines der Beispiele zu zitieren), daß die Nägel der Hände nicht in den Handteller hineingeschlagen werden, da sie das Körpergewicht nicht tragen könnten, sondern in den Handwurzelknochen übergehend auf die Erfassung der Todesursachen des Gekreuzigten behauptet Herr Prof. Bréhant, gemäß den Untersuchungen des verstorbenen Herrn Dr. Barbet, daß Jesus an einerfortlaufenden Erstickung gestorben sei und daß das nach dem Lanzenstich in die linke Brustseite ausgetretene « Wasser » die Herzbeutel Flüssigkeit gewesen ist, die man bei Obduktionen von Menschen, die einen entsetzlichen Todeskampf erleiden mußten, fast immer feststellt.

Das Werk des Herrn Prof. Bréhant, das ein synthetisches, jedoch vollständiges und dokumentarisch belegtes, historisches, künstlerisches und wissenschaftliches Bild der Passion wiedergibt ist wirklich wert, unter den italienischen Gelehrten bekanntgemacht zu werden.

Un insigne medico francese, Jacques Bréhant, ha pubblicato, nei numeri 19 (del 17 aprile) e 20 (del 21 aprile) del 1965 de « La Presse Médicale » di Parigi, due « *Commentaires historiques et médicaux sur la crucifixion du Christ: son interprétation dans l'art* », cui aggiunse, nel n. 55 (del 25 dicembre) dello stesso anno, un « *addendum* » di nuove scoperte, di precisazioni e di risposte a molte lettere ricevute sull'argomento: « *addendum* » che non è, qui, il caso di prendere in considerazione, se non nei punti essenziali, portati da noi a far parte del nostro testo.

Nel primo dei suoi « *commentaires* », dedicato agli aspetti storici del problema, il Bréhant dimostra diverse cose nuove, e ne conferma molte altre, già di scienza e storia provate (che, qui non tocchiamo tutte, perchè, come, in seguito, per il « *commentaire* » medico, sarebbe un inutile ripensare tutta la Sindonologia).

La croce usata dai romani era a forma di T, ed era una croce bassa, la così detta « *crux humilis* ».

Lo « *stipes crucis* », cioè il braccio verticale, restava infisso nel luogo del supplizio, mentre il condannato veniva caricato, soltanto, del « *pati-*

bulum », cioè del braccio orizzontale, della croce, pesante una cinquantina di chili.

Il condannato, giunto nel luogo del supplizio, dopo essere stato denudato, veniva steso con le spalle sul « patibulum », sotto il cui peso aveva camminato, e vi era inchiodato (e, qualche volta, soltanto legato con corde).

Dopo la crocifissione delle mani, il « *patibulum* », sollevato da terra con il condannato, veniva incastrato nello « *stipes* », ed aveva luogo, allora, la crocifissione dei piedi.

I chiodi delle mani venivano infissi all'altezza dei polsi, e non nel palmo, perché, nel palmo, che si sarebbe squarciato, non avrebbero sopportato il peso dell'uomo (1).

È sbagliata, perciò, tutta l'iconografia relativa all'argomento, perché gli artisti hanno sempre rappresentato il Crocifisso con i chiodi piantati

(1) Scrive il dott. Giorgio Festa, chirurgo a Roma della Casa Generalizia dei Frati Cappuccini e secondo medico visitatore « ufficiale », dopo il prof. Amico Bignami, dell'Università di Roma, del famoso Padre Pio di Pietrelcina, il cappuccino stigmatizzato del Convento di Santa Maria delle Grazie di San Giovanni Rotondo in provincia di Foggia, di aver notato, « nel palmo delle mani » di Padre Pio, « press'a poco in corrispondenza del metà del terzo metacarpo... una lesione anatomica dei tessuti in forma pressochè circolare, a margini netti, avente un diametro di poco più di due centimetri », a contorni nettissimi (vedi: GIORGIO FESTA, « *Misteri di scienza e luci di fede* », Stab. Tipo-Litografico V. Ferri, Roma). Siamo, cioè, con le stigmate di Padre Pio, come nella massima parte delle stigmate di altri stigmatizzati, nel metacarpo, e non nel carpo (cioè, grosso modo, nel polso), come vuole il dott. Barbet. Uno studio accurato dei grandi stigmatizzati della storia (studio che non può condursi, in linea generale, se non su testi letterari e su un'iconografia il più delle volte popolare: e non andrebbe dimenticata, secondo noi, una seria considerazione dei quadri, dei crocifissi e delle « immagini » che si possono trovare nell'ambiente nel quale ogni stigmatizzato visse e sui quali formò e sviluppò la propria idea del Cristo crocifisso), concluderebbe, insomma, dando torto alla tesi del dott. Barbet (e alla stessa Sindone), se si pensa che le stigmate, essendo un segno di amore e di predilezione di Gesù Cristo verso il suo fedele stigmatizzato, dovrebbero essere, nello stigmatizzato, perfettamente identiche a quelle di Cristo (e, per noi, che crediamo all'autenticità della Sindone, a quelle riscontrabili sulla Sindone): nel carpo, e non nel metacarpo. Tale studio organico, che non è quello di P. Agostino Gemelli del lontano 1924, crediamo che non sia stato ancora fatto. In un colloquio avvenuto fra il dott. Festa, suddetto, e il dott. Luigi Romanelli, medico primario dell'Ospedale di Barletta (e riferito dal dott. Festa), a proposito di Padre Pio, il dott. Romanelli, fra tanti altri problemi, sollevò, anche, del perchè le « stigmate », a quanto si sa, non si manifestano mai nei polsi, « come vuole molta iconografia cristiana e, pare, dimostri l'immagine della Sindone » (la sottolineatura è nostra; vedi: FABRIZIO DE SANTIS, « *Padre Pio* », ed. Longanesi, Milano). « Si potrebbe rispondere », dice il dott. Festa, « che lo stigmatizzato non deve rispecchiare necessariamente una realtà naturale. Ci sono nel mondo misteriosi legami tra verità storiche e verità metafisiche, legami che solo la fede riesce a illuminare. Chi può dire che il Cristo storico sia più vero, più reale dell'immagine del Cristo sedimentata nel fondo della nostra coscienza? E allora quale peso può avere il fatto che lo stigmatizzato si immedesima nel Cristo dello spirito, anzichè nel Cristo della storia? Qui però dovrebbe soccorrerci il teologo ». Queste parole sono, naturalmente, di molti anni fa, del 1920. Il dott. Festa rivide le stigmate di Padre Pio nel 1925, nonostante i divieti del Sant'Uffizio, e le ritrovò con le stesse caratteristiche notate la prima volta, nel 1919, l'anno successivo alla loro apparizione. Dal 1925 ad oggi, nessuno più, nemmeno il dott. Festa, ha avuto il permesso e il potere di vederle.

nelle palme delle mani: tutti⁽²⁾, all'infuori di Durer (1471-1528), di Rubens (1577-1640), del Langhetti (1625? 1635?-1676), la cui « *Crocifissione* » si trova nel Museo di Ca' Rezzonico a Venezia, e di un anonimo francese del Trecento, il cui « Cristo in croce » è conservato nel Museo di Besançon. Queste due ultime opere furono « *scoperte* », per quanto riguarda il particolare che ci interessa, dal Bréhant stesso. A proposito del « Cristo di Besançon », però, va detto che esso è, praticamente, del Seicento, perchè, così come si può vedere, non è la primitiva opera trecentesca, ma un suo rifacimento, praticato, con intendimenti giansenistici, nel Seicento, mentre il lavoro originale, genuino, è visibile solamente all'esame radiografico, come è stato fatto dal Madeleine Hours, direttrice dei Laboratori del Museo del Louvre: la particolarità, infatti, dei chiodi infissi nei polsi, anzichè nelle palme delle mani, si nota soltanto nel rifacimento secentesco, mentre, come mostra chiaramente la radiografia, non esiste nell'opera primitiva, che è, esattamente, del 1360.

I chiodi dei piedi fissavano direttamente i piedi allo « *stipes* »: il « *sppedaneum* », il legno, cioè, sul quale gli artisti fanno, generalmente, appoggiare i piedi del Crocifisso, non esisteva, è, soltanto, un'invenzione della iconografia.

(Molte altre, del resto, sono le « *invenzioni* » dei pittori e degli scultori che rappresentarono la tragica scena. Il lungo « *colobium* », per esempio, o il piccolissimo « *perizonium* », o il tardivo « *subligaculum* », con cui rivestirono il Crocifisso, il quale nella realtà, come appare nella Sindone, era nudo. O la testa, reclinata, quasi sempre a destra, mentre gli Evangelisti dicono, soltanto, tutti, concordemente, che Egli « chinò la testa », ed il dott. Barbet, con le sue famose esperienze, ha dimostrato che le teste dei crocifissi si piegano direttamente in avanti, sul petto, e mai da una parte o dall'altra).

Un'altra questione è quella della corona di spine, che appare soltanto molto tardi nell'iconografia, e che nella Sindone non appare come una semplice corona, ma come un aggrovigliato cespuglio di rami spinati che copre tutta la testa di Cristo.

Nulla si può dire, invece, per quanto riguarda la posizione dei piedi, perchè questi potevano venir crocifissi separatamente, con due chiodi, o con un chiodo solo, l'uno sull'altro: e, al riguardo, gli Evangelisti non dicono nulla di sicuro, ma il dott. Barbet ha dimostrato trattarsi di un chiodo solo per i due piedi sovrapposti.

La crocifissione diretta dei piedi allo « *stipes* » obbligava il peso del corpo a far piegare le ginocchia, e a pesare, tutto, sui piedi martoriati dalle ferite, causando un dolore terribile e crudele.

Gli Evangelisti dicono soltanto, tutti, che Pilato, dopo aver fatto flagellare Gesù, lo abbandonò ai carnefici, perchè lo mettessero in croce: a che, questi, lo « crocifissero », come, dicono, « crocifissero » i due la-

(2) Questa asserzione del prof. Bréhant non è, a dire il vero, esatta. Anche se non molte, diverse sono le rappresentazioni del Crocifisso nelle quali i chiodi si possono notare infissi nel carpo e non nel metacarpo, e parecchie quelle nelle quali il punto del chiodo non è ben distinguibile, comunque è più vicino al carpo che al metacarpo.

droni, suoi compagni nel supplizio, che la tradizione, invece, vuole che fossero soltanto stati legati.

Nulla di più.

Nessuno parla del « *modo* » di questa crocifissione.

Prima di tutto, dice il Bréhant, perchè era inutile parlare di essa, perchè tutti, a quei tempi, sapevano di che cosa si trattasse ed in che cosa, esattamente, consistesse.

Poi, perchè la crocifissione era una pena infamante, riservata ai delinquenti comuni: ed i discepoli del Maestro, perciò, non vollero insistere molto su questo particolare.

Infine, perchè il Cristianesimo era, come è, la religione della vita, la negazione della morte: e i narratori non potevano fermarsi sul particolare della morte dell'Uomo, perchè, se da quella morte Egli risorge, per vivere tutta l'eternità, tornando ad essere Dio, quella morte non esiste, come non esiste per i credenti nel verbo di Cristo.

Parlare di morte nei confronti di Chi è la Vita, di Chi, dunque, vive per sempre, non soltanto non avrebbe senso, ma sarebbe una bestemmia.

* * *

Riassunto, così, a sommi tratti, il primo « commentario » del prof. Bréhant, passiamo al secondo, quello che, dedicato agli aspetti medici della questione, intende rispondere alle vecchie, inquietanti e non ancora del tutto soddisfatte domande: quali siano state le cause della morte di Gesù Cristo, perchè Egli sia morto in brevissimo tempo, che cosa sia l'« acqua » che la lancia del soldato romano fa scaturire dal torace di Cristo, ed altre.

Escluso che le ferite alle mani e ai piedi possano avere causato la morte; esclusa che questa sia stata causata dalla ferita della lancia, perchè, quando il colpo fu dato, Cristo era già morto; escluso che sia stata causata dalla fame, o dalla sete, o da insolazione, o da choc, o da emorragia, o da sincope (causata, forse, dalla deglutizione della « posca » offertagli con la spugna inzuppata nell'aceto), escluse tutte le altre cause, che, volta a volta, sono state chiamate in argomento, resta, per il Bréhant, l'unica ipotesi plausibile: Gesù Cristo è morto, come tutti i crocifissi, di asfissia progressiva.

Fissate al « patibulum » con i chiodi, le braccia sollevate sopportano tutto il peso del corpo, ed esercitano una considerevole trazione che blocca i movimenti del torace e del diaframma. Sentendosi soffocare, per poter respirare un po' meglio, il crocifisso appoggia il corpo sul chiodo dei piedi, e, soltanto in questo modo, può permettersi una certa respirazione. Ma, ben presto, sfinito, ricade. Ripete lo sfogo appena gli è possibile, finchè, con il ripetersi dei movimenti, sopraffatto dalla tetanizzazione dei muscoli, muore, per asfissia.

Durante la guerra 1914-1918, il dott. Hynoch potè studiare un soldato dell'esercito austro-tedesco, sospeso, per punizione, con le mani

legate, mentre i piedi appena con le punte delle dita potevano toccare terra. Durante l'ultima guerra mondiale, casi simili furono osservati nei nefandi campi di concentramento di Hitler, come R. Gieser, citato da Antoine Legrand, denunciò per il campo di Dachau.

In questi casi la morte avveniva per asfissia, in dieci-quindici minuti (tanto è vero che la « punizione » non durava più di due, tre minuti), perchè i piedi degli sventurati non toccavano terra ed i loro corpi, così, non avevano nessun appoggio. La morte di Gesù dovette essere un po' più lunga, perchè Egli, anche se aveva, in più, il tormento dei chiodi infissi nella carne, poteva, come abbiamo detto, appoggiare il corpo sui piedi.

Il crocifisso, insomma, è un « *sospeso* » che può appoggiare il peso del corpo sui piedi: nel modo, naturalmente, che sopra fu detto: con un alternarsi di afflosciamenti e di raddrizzamenti, nel quale consiste, fino all'esaurimento delle forze, la lotta contro l'asfissia.

E, di ciò, abbiamo la prova nel « *sedile* », uno strumento con il quale si prolungava la vita, cioè l'agonia, del condannato, e nel « *crurifragium* », un metodo con il quale la si abbreviava.

Il « *sedile* » era una specie di sgabello, sul quale il crocifisso veniva messo a cavalcioni, evitando, così, la trazione sulle braccia, e prolungando, conseguentemente, la vita del condannato.

Non fu usato per Gesù, perchè non c'era nessun ordine di prolungare la vita di quei tre condannati, per il motivo che vedremo (anzi, resosi inutile l'uso del « *sedile* » per Gesù, morto in brevissimo tempo, per i due ladroni, con l'intento preciso di accelerarne la morte, fu praticato il « *crurifragium* »).

Il quale consisteva nella rottura delle gambe, per cui il crocifisso, non potendosi più appoggiare sui piedi, e non potendo più respirare (restava, cioè, soltanto più sospeso), moriva in poco tempo, per asfissia. Molte volte, il « *crurifragium* » era un atto di pietà, che si praticava per abbreviare l'agonia del condannato.

(Anche la « *spugna d'aceto* » e il colpo di lancia al petto potevano essere gesti di pietà, come, oggi, il colpo alla nuca o la strappata ai piedi agli impiccati: ho visto, nella mia non breve esperienza di giurato popolare presso la Corte di Assise del Tribunale di Torino, quanto fosse, quasi sempre, difficile, se non impossibile, scerverare se questi atti fossero gesti di umana bontà, destinati ad abbreviare una sofferenza, o non piuttosto, di cattiveria, di odio, di insulto verso coloro che stavano morendo).

Per questi motivi, ripetiamo, il « *crurifragium* » non fu necessario per Gesù, che era già morto, quando si rese necessario per i due ladroni, dovendosi togliere in fretta i due corpi dalla croce e seppellirli.

Ma, per Cristo, morto, si può dire, inaspettatamente, si rese necessario il colpo di lancia, perchè, essendo stato richiesto, da Giuseppe di Arimatea, a Pilato, il suo corpo, ed avendolo Pilato concesso, bisognava essere sicuri che Egli fosse realmente morto, o che il colpo di lancia lo uccidesse, qualora non fosse morto!

Questa fu la precisa funzione del colpo di lancia, infertogli, al torace,

dal soldato romano: che era un fantaccino, e non un cavaliere come si vede in certi dipinti; e che non si chiamava Longino, perchè « longinus » era l'appellativo comune dei soldati romani (e soltanto un soldato romano aveva il diritto e il potere di dare questo colpo), che portavano la lancia lunga, in greco « *lúnche* ».

Ma perchè l'agonia di Gesù fu tanto breve?

Le spiegazioni proposte furono, e sono, molte.

Anche se non si vuole chiamare in causa la spiegazione teologica, secondo la quale Gesù, con la sua potenza di Dio, avrebbe volontariamente deciso di morire, o quella che vede la rapidità della sua morte nel fatto che Egli era crocifisso, mentre i due ladroni erano (almeno, secondo la tradizione più accettata), soltanto legati con corde, basterebbe pensare agli schiaffi feroci, alla flagellazione brutale, alle percosse orrende, agli insulti snervanti che accompagnarono Gesù al Golgotha, per capire che l'uomo che venne inchiodato alla croce non era più che un essere sfinito, stremato, al limite delle forze, incapace, ormai, di reagire e di sopravvivere a lungo.

Per cui, morì così in fretta, come, forse, non era mai stato visto morire un altro condannato: tanto in fretta che, come abbiamo detto, si credette necessario di ricorrere al colpo di lancia.

Tornando al quale, sorge l'ultima questione interessante l'agonia e la morte di Gesù Cristo.

Dice San Giovanni che, quando la lancia penetrò nel corpo di Gesù, sgorgarono fuori « *sangue ed acqua* ».

La questione suddetta riguarda, appunto, la causa di questa fuoruscita di « acqua » (a parte quella, d'altro genere, se si trattasse del costato di destra o di quello di sinistra: gli Evangelisti, a questo proposito, non specificano nulla, ma il colpo di lancia al costato destro era il colpo classico dei soldati romani, come testimonia, in linea generale, lo stesso Giulio Cesare nei suoi Commentari, e come testimonia, per il caso nostro, la Simdone).

Si è parlato molto, tra l'altro, per spiegare la formazione di questa « acqua », di un versamento pleurico.

Jacques Bréhant rifiuta questa spiegazione (come, del resto, ogni altra), perchè Gesù Cristo, in due anni di continui ed affaticanti cammini attraverso le strade della sua terra, non ha tradito mai, in nessun modo, di essere malato: ed un essudato simile non si forma in poche ore, anche se sono ore di un'agonia come quella sofferta da Gesù.

Pensa, piuttosto, il Bréhant, ad un liquido pericardico.

La constatazione di uno spandimento di acqua nel pericardio è, infatti, frequente, come attestano le autopsie, negli individui che hanno sofferto molto prima di morire.

Per di più, la tesi che l'« *acqua* », schizzata fuori dal costato destro di Cristo, sia un liquido pericardico (si vedano, ancora, gli interessanti e comprobanti studi del dott. Barbet), verrebbe, insieme alle altre, di cui si è parlato, a confermare la tesi della morte di Gesù Cristo per asfissia, sostenuta, sulla scorta del dott. Barbet, dal Bréhant.

* * *

Così, gli scritti del prof. Bréhant, che meritano di entrare a far parte, ufficialmente, dell'ormai abbondante, ma non ancora definita, bibliografia sindonologica.

Perchè ci permettono, ancora, di sostare ai piedi della croce dalla quale pende Colui che terribilmente soffre, perchè soffre, volontariamente, non soltanto per sè, ma per tutti gli uomini che erano con lui, che sono con noi, che dopo di noi saranno, carico del peso di tutti i nostri peccati, di tutti i nostri dolori, di tutte le nostre speranze.

E perchè, in modo particolare, permettono di continuare a discutere su un « problema », che, forse, non sarà mai risolto, che, forse, non sarà mai concluso, perchè certamente, non sarà mai risolto nè concluso il dolore, fisico e spirituale, di uomo e di Dio, sofferto da Gesù Cristo su quella croce, di ieri, di oggi e di domani, che è, ormai, per autonomasia, la Croce.

La Croce, alla cui ombra, per tutta l'eternità, gli uomini sono chiamati a recitare il loro atto di dolore, a fare il loro esame di coscienza, a svestire il loro abito di orgoglio e di superbia.

RENATO BÈTTICA - GIOVANNINI

Sac. A. BARBERIS

SANGUE ED ACQUA OD ACQUA E SANGUE?

RIASSUNTO

L'A. prende in esame la questione della fuoriuscita del sangue e dell'acqua dal costato di Gesù dopo la morte, come è detto nel Vangelo di S. Giovanni, e si rileva sulla Sindone, per concludere, che le due versioni uscite cioè di « sangue ed acqua » o di « acqua e sangue », ribadiscono l'insistito concetto che il Vangelo illumina la Sindone e questa, ancora una volta, conferma il Vangelo.

SUMMARY

The Author considers the question of the coming out of blood and liquid from Jesus' chest after his death, as said in the Gospel according to St. John. He comes to the conclusion that the two versions, that is « blood and liquid » and « liquid and blood » confirm the repeated meaning that the Gospel enlightens the Holy Shroud and this one, once more, brings evidence to the Gospel.

SOMMAIRE

L'Auteur prend en examen la question de la sortie du sang et du liquide de la poitrine de Jésus après sa mort, comme il est dit dans l'Évangile selon St. Jean.

Il conclut que les deux versions, c'est-à-dire « sang et liquide » et « liquide et sang » confirment la redite idée que l'Évangile éclaire le Saint Suaire et que ce dernier, une fois de plus, confirme l'Évangile.

ZUSAMMENFASSUNG

A. untersucht die Frage des Herausfließens von Blut und Wasser aus der Brustseite Jesus nach seinem Tode, wie es geschrieben steht im Johannes-Evangelium und abschliessend wird am Grabtuch die Feststellung gemacht, daß die zwei Versionen « Herausfließen von Blut und Wasser » oder von « Wasser und Blut » nachdrücklich immer wieder die Auffassung bekräftigen, daß das Evangelium das Grabtuch anstrahlt und dieses wiederum das Evangelium bestätigt.

Le prime osservazioni sulla famosa fotografia della Santa Sindone eseguita dal Pia durante la Ostensione del 1898 fecero rilevare sul Sacro Lenzuolo due particolarità: la prima, una diversità delle impronte lasciate dal Corpo di Cristo da quelle delle ferite e del sangue fuoriuscito da esse, la seconda la diversità delle tracce del sangue fluente dalle mani, capo, ecc. da quelle lasciate dalla ferita al costato.

Queste diversità sarebbero, secondo i vari medici studiosi, dovute al particolare comportamento del sangue quando fuoriesce da lesioni sul corpo vivo, da quello che fuoriesce da lesioni su un corpo morto.

I rilievi evangelici a loro volta confermano in parte e chiariscono i due « tipi » di sangue, o meglio di « macchie », che si rinvergono sulla Sindone suggerendo sempre nuovi studi.

San Giovanni, l'unico che poté dire « abbiamo veduto » (c. XIX, 34) scrive nel suo Vangelo che « a Gesù, essendo evidentemente morto, non si spezzarono le gambe come ai due crocifissi accanto a Lui, ma uno dei soldati con una lancia Gli aprì il costato e subito ne uscì « *sangue ed acqua* ».

Dal canto suo S. Giovanni Crisostomo in una omelia ai neofiti, più tardi, ribadiva: « morto Gesù (il Vangelo) dice: mentre era pendente in croce, si avvicinò un soldato, percosse con una lancia il Suo fianco e dalla ferita uscì « *acqua e sangue* » ed insisteva, non dicendo « ne uscì sangue ed acqua », ma uscì *prima* acqua e *poi* sangue ». Osservazione questa non soltanto a carattere simbolico, ma oggettivamente importante. A tal proposito ho posto al Prof. Marocco, insigne biblista del Seminario Metropolitano di Torino il quesito: « Quale è la lettura più esatta? ». Ecco la risposta.

« La sua domanda involge due punti che toccano il problema prospettato:

1°) l'edizione critica di Merk porta nel testo "sanguis et aqua" (in greco e nella versione latina) e questa è la lezione comune. Lo stesso Merk in nota nell'apparato critico rivela la inversione "aqua et sanguis" suffragata dal codice greco minuscolo 579 (del secolo XIII), dal maiuscolo 054 (sec. VIII), dal codice della « Vetus latina » (del sec. V) e dalla versione Bohaica, da Origene, Eusebio e dal Crisostomo.

2°) San Giovanni si riferisce certamente al fatto storico. Ma sembra non escludere un senso simbolico, di cui è molto ricco il suo Vangelo. Si può vedere a questo riguardo quanto dice D. Molla T. professore alla gregoriana e tra i migliori conoscitori cattolici di San Giovanni. San Giovanni non esclude un riferimento ai Sacramenti, al Battesimo tramite l'acqua ed all'Eucarestia tramite il sangue, Sacramenti nati dalla morte in Croce del Signore. Tanto più che San Giovanni nella sua prima lettera (c. IV, 66) ciò è detto abbastanza esplicitamente: « chi è che vince il mondo se non Colui che crede che Gesù Cristo è Figlio di Dio? Questi è che venne per mezzo *dell'acqua e del sangue*, Gesù Cristo non soltanto in acqua, ma in sangue ».

Tutto ciò suggerisce la spiegazione simbolica. Pertanto la questione non è decisa in una sola direzione, « sanguis et aqua » o « aqua et sanguis », e sono lasciate ai sindonologi varie possibilità di interpretazione.

La diversa disposizione delle parole se può avere poco valore per il comune lettore, per i sindonologi, invece, questa disposizione dà un apporto all'autenticità della Sindone in quanto ribadisce l'insistito concetto che il Vangelo illumina la Sindone e la Sindone conferma il Vangelo.

Se la lancia ha raggiunto il cuore (nessun documento lo dice ma è universalmente ammesso) penetrando attraverso il quinto spazio intercostale destro, avrebbe dovuto, secondo il Barbet, trapassare un lobo del

polmone prima di raggiungere il pericardio e il cuore, con una fuoriuscita quindi prima di sangue e poi di acqua ed infine ancora di sangue. Il siero avrebbe formato una placca più larga sulla tela e su di essa il sangue, o già coagulato o in flusso rallentato, si sarebbe disperso in grumi appiattiti, separati da interstizi incolori (siero).

È peccato che la placca larga, la macchia sanguigna del costato, sia sulla Sindone in parte coperta dall'avambraccio e in parte distrutta dalle bruciature dell'incendio del 1532 riparate con rattoppi, perchè altrimenti avremmo avuto reperti più chiari ed interessanti.

Il Vignon con i suoi collaboratori (Colson, Barbet, Legrand, ecc.) parla di *due* colate di sangue dal costato. Nella prima, egli afferma, il sangue sarebbe uscito insieme al siero, appoggiandosi in cotesta affermazione agli esperimenti del Barbet; nella seconda colata il sangue stesso sarebbe fuoriuscito durante le manovre della deposizione e della sepoltura. Il Vignon attribuisce a questa colatura le impronte a striscie orizzontali che corrono trasversalmente e irregolarmente sul dorso dell'Uomo della Sindone.

Un medico da me interpellato ammette egli pure *due* colate di sangue motivando a cause e modalità diverse, il flusso. In un primo tempo il sangue sarebbe fuoriuscito commisto al contenuto polmonare (secreti bronchiali da stasi polmonare), con tutto quello cioè che può rappresentare il contenuto negli interstizi polmonari e dei bronchioli e che potrebbe presentarsi come una sierosità emorragica (piccoli coaguli); il secondo fiotto sarebbe verosimilmente secondario al movimento del cadavere e formato quindi da liquame cadaverico e da siero (sangue defibrinato), proveniente dalla cavità pleurica, pericardica e cardiaca con presenza di piccoli gruppi di coaguli.

In sostanza « acqua e sangue » o « sangue ed acqua », variamente spiegate e presenti in tracce sulla Sindone, non toccano per nulla il problema della autenticità anzi confermano come Sindone e Vangelo vicendevolmente si integrino. I critici oppositori, è vero, insisteranno sulle loro obiezioni e sui loro dubbi, i fautori della autenticità, a loro volta, saranno spinti sempre più a studiare il Sacro Lenzuolo per demolire le istanze negative dei primi, ma si alimenterà comunque, più in alto, oltre il fine scientifico, la pietà e la devozione verso il Crocifisso, frutto ultimo di ogni studio. « Fac me plagis vulnerari / Fac me Cruci inebriari / Et Cruore Filii ».

Sac. A. BARBERTS

R. BÈTTICA - GIOVANNINI

LA SINDONE NELLE OPERE DI GABRIELE D'ANNUNZIO

RIASSUNTO

Basandosi su un lavoro del sac. prof. Pietro Scotti, ma ampliandolo e completandolo, l'A. studia quanto Gabriele d'Annunzio ha scritto sulla Sindone, in « *Le Martyr de Saint Sébastien* », nella « *Contemplazione della morte* » e in altri luoghi dei suoi libri. Pur servendosi soltanto del volume del Loth, e, forse, di quello del Chamard, che si trovano ancora nella biblioteca del Vittoriale, Gabriele d'Annunzio ha saputo fare opera di documentata precisione, oltre che di altissima poesia, anche se, naturalmente, non può essere accettato dalla Chiesa, in ogni sua parte.

R E S U M É

En se basant sur les oeuvres de M. le Prof. Pietro Scotti, l'Auteur a étudié ce que Gabriele d'Annunzio a écrit sur le Saint Suaire dans « *Le Martyr de Saint Sébastien* », « *Contemplazione della morte* » et d'autres écrits. Tout en puisant ses informations dans l'oeuvre de Loth seulement et, cepeut-être, dans celle de Chamard — ces deux volumes se trouvent encore à présent dans la Bibliothèque du « Vittoriale » — Gabriele d'Annunzio sut harmoniser la précision documentée à la haute poésie, bien que ses vues ne soient complètement acceptées par l'Eglise catholique.

S U M M A R Y

A work of Prof. Pietro Scotti is the starting-point of the Author's studies of what Gabriele d'Annunzio wrote on the Holy Shroud in « *Le Martyr de Saint Sébastien* », « *Contemplazione della morte* », as well as in other writings.

It seems that D'Annunzio seeked information in Loth's book only. Perhaps also in Chamard's work — these two books are still in the « Vittoriale » Library — but he was able to harmonize documentary precision and high poetry, though his views cannot, of course, be entirely accepted by the Catholic Church.

Z U S A M M E N F A S S U N G

Unter Zugrundlegung bei gleichzeitiger Umschreibung und Vervollständigung einer Arbeit des Geistlichen Herrn Prof. Pietro SCOTTI, untersucht die A. was Gabriele d'Annunzio bezüglich des Grabtuches in den Bänden « *Le Martyr de Saint Sébastian* », « *Contemplazione della Morte* » (Betrachtung über den Tod) und an anderen Stellen seiner Bücher geschrieben hat. Trotzdem sich Gabriele d'Annunzio nur des Bandes von Loth und vielleicht auch des des Chamard

bediente, die sich beide noch in der Bibliothek des Vittoriale befinden, hat er es verstanden, nicht nur ein Werk von dokumentierter Genauigkeit, sondern auch von höchster Dichtkunst hervorzubringen, auch wenn dieses Werk seitens der Kirche begreiflicherweise nicht in allen seinen Teilen akzeptiert werden kann.

Non sembri un'eresia il titolo di questo capitoletto.

Esso è il titolo di un lavoro apparso, nel volume XIX degli « Atti dell'Accademia Ligure di Scienze e Lettere » del 1962, a firma di un dottore in medicina e chirurgia ed in scienze naturali e professore dell'Università di Genova, ben noto ai sindonisti, perchè è proprio colui che propose per primo il termine « Sindonologia », ormai da tutti accettato, per indicare la complessa disciplina volta a studiare il Sacro Lenzuolo di Torino: don Pietro Scotti, Sacerdote di Don Bosco.

Ed entriamo, senz'altro, « in medias res ».

Nel 1902, l'editore Oudin, di Parigi, pubblicò « Le linceul du Christ: étude critique et historique » di F. Chamard, e « Le portrait de N. S. Jésus-Christ » di Arthur Loth. (Questo ultimo conteneva, anche, una nota dell'avv. Secondo Pia, di Torino, « Mémoire sur la reproduction photographique du Saint Suaire de Turin »: nota che si può leggere, nell'originale, in « Le portrait du Christ », di René Colson, ed. Oudin, Parigi, 1914, e, in italiano, in « La prima fotografia della Sindone », di Giuseppe Pia, nella rivista « Sindon », Torino, 1961, n. 5).

Sono del 1902, anche, i libri, più famosi, di Paul Vignon (i cui risultati furono discussi all'Accademia delle Scienze di Parigi), e di Noguier de Malijai, un sacerdote salesiano francese che insegnava al Liceo Valalice di Torino.

Nel 1907 (secondo alcuni, o nel 1908, secondo altri, perchè il libro non riporta nessuna data), uscì, sempre con i tipi dell'Oudin di Parigi, « La photographie du Saint-Suaire de Turin », del già nominato Arthur Loth.

Ora, il libro del Loth del 1907 e quello del Chamard si ritrovano nella biblioteca del Vittoriale: e quello del Loth, per di più, è segnato, a mano di Gabriele d'Annunzio, in più di una pagina, come Guy Tosi, il biografo francese del D'Annunzio, ha dichiarato a don Scotti.

All'infuori di questa piccola notizia — che abbia letto il libro del Loth e che abbia visto quello del Chamard — non si può dire assolutamente nulla su Gabriele d'Annunzio studioso (o, anche soltanto, curioso), della Sindone.

Della Sindone il Poeta non parla mai, nè nelle sue lettere, nè nei suoi « Taccuini » (i « Carnets », che la signora Tosi consultò per don Scotti, e che ora l'editore Mondadori ha pubblicato, con il titolo « Taccuini », a cura di Enrica Bianchetti e Roberto Forcella).

Ma, allora, « D'Annunzio si è dunque basato solo sul lavoro del Loth? », si domanda don Scotti. « Aveva già prima, in Italia, avuto notizie sulla eccezionale fotografia della Sindone? È probabile che sì; allo stato attuale delle ricerche però parrebbe che le notizie e, direi, lo stimolo poetico verso la Sindone gli siano giunti proprio attraverso il citato lavoro, piccolo di mole, di Arthur Loth ».

* * *

Certo, i rapporti di Gabriele d'Annunzio con la Sindone non sono molti, ma bastano le pagine della tragedia da lui dedicata a « Le Martyre de Saint Sébastien », rappresentata, a Parigi, nel maggio del 1911, a dimostrare con quale precisione e con quale esattezza, ma, soprattutto, con quanta capacità di assimilazione, egli abbia capito ed interpretato il piccolo libro del Loth: meriti che aumentano, pensiamo, se vogliamo credere, con don Scotti, che egli, della bibliografia sindonica, già abbondante ai suoi tempi (e c'erano, tra gli altri, un Vignon ed un Noguier de Malijai), abbia conosciuto unicamente l'operetta del Loth.

Erano i giorni dell'« esiglio » nella « douce » terra di Francia, negli anni che precedettero la grande guerra dei nostri padri.

Ad Arcachon, nel cuore della foresta, in riva all'oceano risonante, nel Châlet de Saint Dominique au Moulleau, egli scrisse, tra l'altro, in un francese che gli fu invidiato da Maurice Barrés, la tragedia « Le martyre de Saint Sébastien ».

Il proprietario di casa, Alphonse Bermond, un vecchio cattolico praticante, gli stava tutto il giorno accanto, con la segreta speranza di riportarlo alla fede: e si incantava di fronte a tutti gli oggetti, libri, immagini sacre, simboli, un « armònio » con aperta sul leggio la « Mathäus-Passion » del Bach, che il Poeta aveva raccolto intorno a sè a ricordargli il medioevo nel quale stava facendo rivivere il suo personaggio: su tutto, « spiegata » sulla tavola, « l'immagine intiera della Santa Sindone... ».

Di quei giorni di lavoro appassionato e febbrile, Gabriele d'Annunzio ha lasciato un documento meraviglioso e palpitante in « La contemplazione della morte », del 1912, una delle sue opere più vibranti e più umane, dedicata alla vita, all'agonia e alla morte del suo amico francese Adolphe Bermond e del « fratello » italiano Giovanni Pascoli.

È già, ad apertura del libro, sul « Messaggio » indirizzato a Mario da Pisa (Mario Pelosini, colui che percorse l'Italia a recitare le poesie di Gabriele d'Annunzio), si parla della Sindone, precisamente del « giovine dalla sindone » (ed avvertiamo, intanto, che, qui, scriveremo « Sindone » quando sarà scrittura nostra, e, invece, « Sindone » o « sindone », quando citeremo, fedelmente ai testi citati).

« Ora a volte Egli [Gesù] se ne va davanti a me, cammina sopra queste acque come sopra il mar di Tiberiade. Ieri si presentò su la riva e mi disse: “Getta la rete”. E quel giovine dalla sindone che ora è il mio compagno, del quale si parla nella terza giornata di questo Quadrivio, si precipitò nel mare “perciocchè egli era nudo, erat enim nudus”. Questi sarà il mio mediatore affinché il Figlio dell'Uomo mi conduca a riconoscere compiutamente il mio dio verace... ».

Un giorno, mentre il Poeta leggeva versi della tragedia, Adolphe Bermond scoppiò in lagrime: « Il pianto di quel cristiano pareva sonare su la malinconia del mondo; e il Volto illividito dalle gotate, lordo di spunti e di sangue, pareva impresso nel pallido cielo come nel pannolino della Veronica... ».

Il ricordo della Veronica ritorna, nel libro, un'altra volta: « Mai Gesù mi fu più vicino, e mai m'ebbi un senso tanto tragico. In un libro disegnato or è quindici anni, sacro e sacrilego, io immaginavo che il “bellissimo nemico” discendendo dal Golgota dopo il supplizio entrasse nella casa della Veronica, e quivi s'intrattenesse con la pia donna a parlare misteriosamente del Re crocifisso, mentre nell'ombra la Faccia divina e dolorosa splendeva di sudore e di sangue nel sudario spiegato. Dal giorno del vostro pianto, agli interni miei colloqui col mio nascosto nemico assiste nell'ombra il sudario della Veronica ».

Nella terza giornata del Quadrivio che forma la « Contemplazione della morte », ritorna il tema del « giovine ».

« Non vi fu, di là dal torrente di Chedron, nell'Orto degli Ulivi, un apostolo ignoto che si unì agli Undici per ricompiere il numero, e non dormì nè la prima nè la seconda nè la terza volta? »

Tra tutte le persone della tragedia di Cristo due m'attrassero sempre più d'ogni altra, le più misteriose: Lazaro di Betania tornato dal buio e il giovine dalla sindone.

Non avete mai pensato chi potesse mai essere quel giovine “amictus sindone super nudo”, del quale parla il Vangelo di Marco? “E tutti, lasciatolo, se ne fuggirono. E un certo giovine lo seguitava, involto d'un pannolino sopra la carne ignuda, e i fanti lo presero. Ma egli, lasciato il panno, se ne fuggì da loro ignudo”. Chi era quel tredicesimo apostolo, che aveva preso il luogo di Giuda nell'ora dello spavento e della grande angoscia? Solo egli vide il sudore cadere a terra “simile a grumoli di sangue”.

Era minore di Giovanni figlio di Salome. Era vestito d'un vestimento leggero. Si fuggì ignudo “reicta sindone, nudus profugit ab eis”. Nulla più si seppe di lui nel mondo. Forse un giorno dirò una immaginazione che di lui mi giunse ».

L'ultimo incontro del Poeta con il « giovine », avviene nell'ora del dolore, subito dopo la morte del vecchio Bermond.

« Vedendo guizzare su la parete un lume improvviso, mi levai. Qualcuno stava per accendere un cero a piè dell'arca imaginaria. Mi levai, mi volsi, uscii.

L'atto fu così rapido, che nessuno mi seguì, tranne un giovinetto. Gli aditi erano bui. Non lo distinguevo. Quando mi sfiorò il braccio per passarmi innanzi, vidi brillare il bianco de' suoi occhi. Quando fummo sotto la tettoia, vidi la sua faccia dorata, le ciocche folte e nere de' suoi capelli. Lo sentii tremare mentre m'apriva la porta sul sentiero di sabbia. Allontanandomi, non uddii il rumore del cardine dietro di me, e pensai ch'egli fosse rimasto sul limitare a guardarmi. Ma non mi voltai. Mi pareva che un viso nuovo mi fosse nato dal mio spirito. L'immagine rivelatrice del giovine dalla sindone mi toccò la cima del cuore ».

Di quindici anni anteriore alla « Contemplazione » è « il libro disegnato... sacro e sacrilego », del quale parla il Poeta: bisogna, così, prendere in mano il denso volume de « Le faville del maglio », il quale, anche se è del 1924, riporta le pagine citate dall'Autore stesso, « Il Vangelo secondo l'Avversario », che sono datate, da Bagazzano, alla « sera del 27 gennaio 1897 ».

Ne « Il Vangelo secondo l'Avversario », Gabriele d'Annunzio reincarna il « giovine » dalla Sindone e « crede di interpretare la dottrina di Cristo secondo una concezione naturalistica, panica, estranea certo alla tradizione cristiana » (come scrive don Scotti: ma il Poeta stesso, come abbiamo visto, chiama questo suo libro — uno dei suoi libri, che, pensati e promessi, non furono, in seguito, mai scritti — « sacro e sacrilego »). E lo ricordiamo qui, perchè anteriore alla composizione del « *Mystère* », composto, si sa, nel 1910, perchè lo dava già per finito in una lettera del 1911 all'Astruc.

« È Gesù davanti a Pilato, in piedi, muto, vestito della veste bianca che gli ha dato il tetrarca nel rinviarlo fra gli scherni? È forse, o mistero della mia poesia non scandita, è forse di contro alla notte degli Olivi il giovine dalla sindone, l'apostolo senza nome che solo io amo fra tutti gli apostoli, quell'ignoto che nell'ora del periglio si unì agli Undici per ricompire il numero e non dormì nè la prima nè la seconda nè la terza volta? “E io udii la voce d'un uomo il qual gridò e disse: Gabriele, dichiara a costui la visione”... ».

E, la visione, è la trasformazione del Poeta nel giovine dalla Sindone.

« Io sono involto d'un pannolino sopra la carne ignuda; sono vestito d'un vestimento diafano, d'una sindone bianca e piegosa... ».

« Ora non posso più abbandonarlo. I Dodici non sono più nulla per lui; gli Undici non sono più nulla per lui. Egli è solo, senza onniveggenza, senza onnipotenza, senza incanti, senza prodigi, solo con la sua midolla di eroe nel suo fragile ossame, solo con la severa sua immortalità nel suo corpo morituro. E solo io sono il suo seguace avvinto alla sua ombra, sono il suo discepolo temerario senza nome e senza voce, il giovine dalla sindone, vestito di lino sopra la carne ignuda ».

Questa, la « immaginazione ».

Questa, la « visione ».

« Trovo nella scodella spezzata il cantuccio di pane intinto. Trovo un briciolo di quello che ha benedetto il morituro, ed è il suo corpo. Trovo in una coppa un fondiglio di quel vino che è il suo sangue. Prendo e mangio. Prendo e bevo. Esco. Scendo verso il Chedron. Nella corsa la mia sindone è un'ala gonfia di ansia. Nell'orto mi celo... Più orrida e più miseranda è la notte quando i dormienti si destano. La mia sindone vuota e lacera nelle mani degli armati mi testimonia più fieramente che il lor balbettio tetro. Il gran silenzio ignudo mi lega alla grande vittima, come le stille e i grammi del suo sudore... ».

Un giorno, una creatura amata disse al Poeta: « La follia è meno ricca di te ».

È la stessa creatura, forse, che, altra volta, gli disse: « Ti lascio con qualcuno che è bianco e alto contro tutto il tuo buio. So che te ne ricordi. So che lo guardi tuttora ».

Perchè, è indiscutibile, anche Gabriele d'Annunzio guardò « qualcuno ». (Qualcuno: dice Primo Mazzolari): e conobbe la solitudine, la tristezza, la malinconia, il pianto, la disperazione.

Molte delle pagine de « *Le faville del maglio* », del « *Notturmo* », della « *Contemplazione* », tutte le sue pagine autobiografiche, insomma, andrebbero rilette, attentamente, lentamente, perdendo di vista quello che

fu l'eroe, l'imaginifico, il cinico, l'avventuriero, il creatore delle belle ma inutili parole, delle vuote musiche, per cercare di ritrovare, soltanto più, colui che, alle volte, troppe volte, fu « il sorriso di coloro che piangono ».

Per questo suo pianto, che, spesso, le luci dell'infuocata ribalta nella quale amava mettersi in mostra non riuscirono a soffocare, a nascondere, anche per Gabriele d'Annunzio può esistere il perdono, può sperarsi la salvezza: e già un sacerdote come il gesuita Busnelli, uno scrittore cattolicissimo come Bargellini, ed altri, credenti ed osservanti, hanno indirizzato gli studi in questo senso, su questa strada.

Soprattutto, pensiamo, perchè anche egli fu « con qualcuno che è bianco e alto contro tutto il » nostro « buio ». Qualcuno del quale ci ricordiamo sempre, che guardiamo sempre, anche quando non lo sappiamo, anche quando non lo vogliamo.

* * *

Ma torniamo al « *Mystère* ».

A parte ogni considerazione artistica e religiosa su di esso (una « *contaminatio* » sacro-profana talora sconcertante » scrive don Scotti, che è stata condannata dalla Chiesa, « sia ben chiaro », precisa lo Scotti stesso, per « motivi dottrinali », per cui « errerebbe chi pensasse ad altre motivazioni [pornografiche, per esempio] »), va riconosciuto, sempre con lo Scotti (che è un sacerdote), che, in esso, « esistono certamente pagine *ortodosse* (per usare la parola dello stesso D'Annunzio) »: e, fra queste, lo Scotti mette, « senz'altro », l'elogio della Sindone.

D'Annunzio stesso ha sostenuto questa ortodossia nella citata lettera, scritta a Gabriel Astruc, del gennaio del 1911 (pochi mesi prima della rappresentazione della tragedia: e la lettera fu fatta conoscere dal Tosi, nel suo volume su D'Annunzio e Claude Deboussy, il « *Magister Claudius* » che compose la musica che accompagna l'azione scenica): « Un abbé très intelligent et très érudit, après avoir entendu quelques scènes du *Mystère*, m'a dit que jamais on n'a eu des accents si lyriques pour glorifier l'amour de Jésus. J'ai, donc, l'Imprimatur, en bonne règle ».

E, ne « *Le martyre de Saint Sébastien* », infatti, la Sindone ha un elogio altissimo, in abbondanza di sentimenti ed in perfezione d'arte, anche se, bisogna subito dire, non si tratta che di un'« invenzione » del Poeta: la « *fille malade des fièvres* » non è mai esistita, come è un'« invenzione » del Poeta la consegna a lei della Sindone.

La « *fille malade des fièvres* » è presentata al Santo da una turba di miserabili e di malati che vogliono vedere Gesù Cristo: essi sanno che la donna possiede il lenzuolo nel quale Gesù morto è stato avvolto e sul quale ha lasciato le impronte del Suo corpo martoriato, e vogliono che il Santo la persuada a mostrare una così grande meraviglia, che permette di rivedere Gesù.

La creatura che non vuole guarire delle sue febbri racconta al Santo di avere assistito, personalmente, alla Passione di Cristo, di essere stata accanto al suo Sepolcro. Quivi, nella notte, le apparve un Angelo. Dopo

aver negato, in un primo tempo, di aver detto le parole: « je possède, - moi, le linceul du Christ », confessa, ora, che l'Angelo, dopo averla atterrata, consegnò, proprio a lei, « le linceul », il quale « c'était du lin d'Egypte - léger comme du bysse »:

*il prit le sardon
vide où Joseph et Nicodème
avaient posé le Fils du Dieu.
Il le pila sur ma poitrine.
Et il dit: « Tu le garderas ».*

La donna, dunque, è stata testimone della morte e della sepoltura di Cristo, ed è la proprietaria, ora, del lenzuolo, nel quale, ella stessa, aveva visto « Joseph d'Arimatee — et Nicodème envelopper — le Corps ».

È, veramente, colei « qui trempa le suaire — dans le sang de ta main percée — par la corne de l'arc, le jour de ta gloire », come dicono a San Sebastiano i presentatori della « créature farouche ».

Ed il Santo allora, inginocchiato ai suoi piedi (e « il semble qu'il s'exhausse »), la prega:

*par le sang
qui teint, par la larme qui lave,
et par toutes ces âmes libres
et par tous ces hommes esclaves,
à genoux je te prie. Descelle
la croix de tes bras et révèle
les empreintes du Divin Corps.*

« Ici », dice la didascalia, « ella ouvre les bras, admirable... Et se des doigts elle écarte les plis de la pourpre sur sa poitrine, se couvrant d'une pâleur mortelle ».

« Le long linceul du Christ » viene steso, dal Santo stesso e dalla donna, i quali, come tutti i presenti, « s'agenouillent, chacun tenant par les deux mains le bord extrême. Et une lueur mystique éclaire tous les fronts penchés; parce que, des empreintes laissées par les membres sauglants et par les aromates funéraires, les deux images du Corps divin se forment peu a peu et s'avivent en lignes et en saillies de lumière. On entend de sourds gémissements, des sauglots étouffés, qui entrecouperent les paroles alternes, dites par l'âme de souffle plus que par la langue de chair ».

E comincia, qui, il breve, ma intenso e completo elogio della Sindone, detto dal Santo e dalla donna che, ormai, il Poeta chiama la Santa: l'elogio, stupendo, al quale « Magister Claudius sonum dedit usque ad finem »:

*LA SAINTE.
Voyez Son corps ensanglanté,
voyez l'horreur de Son supplice!*

*LE SAINT.
Voyez la plaie de Son côté,
le sang qui coule sur Sa cuisse.*

LA SAINTE.

*Voyez les traces des fléaux
armés de plombs sur Son èchine.*

LE SAINT.

*Voyez sur Son front les grumeaux,
là où mordirent les épines.*

LA SAINTE.

*Voyez Ses cheveux sur Son cou,
mouillés par la sueur sanglante.*

LE SAINT.

*Voyez la blessure du clou
qui Lui transperça les deux plantes.*

LA SAINTE.

*Voyez sur l'épaule de l'Oint
marqué le poids de l'arbe infâme.*

LE SAINT.

*Voyez sur l'œil le coup de poing
dont le valet scella Son blâme.*

La folla, con gli occhi incantati sulla reliquia, freme di gioia e di terrore, mentre, su tutto e su tutti, si alza la voce della Madonna, a cantare l'elogio del Figlio « *fleuri dans la chair pure* ».

« La scena si agita », come scrive lo Scotti, « e si trasforma in gioco di figure e di luci, gioco certamente barocco, ma grandioso », e termina mentre sollevano e portano via « *le corps inerte de la créature errante qui garda dans la plaie inguerissable de sa poitrine la relique du Christ ressuscité...*, la *Fiévreuse couverte de pourpre et ceinte du bandeau royal* ».

* * *

Così, « *explicit Sanctae Sindonis inventio* »: e, nella parola « *inventio* », (= scoperta), sta il significato che il Poeta ha voluto dare alla « *chambre magique* » de « *la seconde mansion* » del « *Mystère* »: il significato della prima « *ostensione* » della Sindone.

Lasciando alla poesia il diritto di « *immaginare* », di creare, di andare, perfino, contro la verità storica, qui vogliamo soltanto sottolineare che i sedici versi che cantano l'elogio della Sindone sono una perfetta e precisa « *descrizione* » della Sindone, e che nessun sacerdote potrebbe rifiutarsi di prenderli come epigrafe per una riproduzione della reliquia.

La « *plaie de Son côté* »; il « *sang qui coule sur Sa cuisse* »; le « *traces des fléaux - armés de plombs* » sulla schiena; le « *grumeaux* » sulla fronte, « *où mordirent les épines* »; les « *cheveux sur Son cou, - mouillés par la sueur sanglante* »; « *la blessure du clou - qui Lui transperça les deux plantes* », come ha spiegato il dott. Barbet; il segno del « *poids de*

l'arbre infâme » « sur l'épaule de l'Oint », « sur l'oeil le coup de poing »... nessuno, forse, se non l'occhio prodigioso del Poeta poteva leggere con tanta profonda intensità (anche se solamente attraverso le pagine del Loth e quelle del Chamard), nelle parole sanguinanti scritte sul Lenzuolo, che il Poeta definisce « long », quasi a precisare che si tratta, proprio, di quel lenzuolo che noi chiamiamo Sindone (e che i francesi chiamano spesso « Suaire », per cui, talvolta, si confonde Sindone con Sudario), e non di ciò che noi chiamiamo Sudario, che è tutt'un'altra cosa.

Oltre la Sindone che, come abbiamo visto, si trova ne « Le faville del maglio » (anche se, come avverte lo Scotti, « non è quella del Redentore, anche se forse al poeta, un poco, la richiamava »), anche in altri luoghi del Poeta « si trova qualche accenno, fugace, alla Sindone di Cristo, ma per lo più unitamente ad altri elementi della Passione, specialmente là dove, in poesie di guerra il poeta — sempre unendo, più o meno opportunamente sacro e profano — trasfigura in Cristo i combattenti e quasi li divinizza... », come scrive, ancora, lo Scotti, che, qui, per queste poche nostre pagine, abbiamo seguito (anche se ci siamo permessi di aggiungere qualcosa e, soprattutto, di completare tutte le citazioni, da lui appena accennate: e ci perdoni don Pietro Scotti, nel nome della nostra vecchia, buona amicizia).

Ne « La Canzone del Sangue », del 1911, il Poeta, accennando al figlio di Lamba Doria, gettato in mare dal padre, parla di « altro sudario ». Enzo Palmieri, nel suo commento al libro « Merope » del D'Annunzio (ed. Zanichelli, Bologna, 1941), scrive che il sudario è un « panno di lino con impresso il volto di Gesù ghirlandato di spine ». Questa indicazione, del Palmieri, è poco esatta, rileva lo Scotti: nel sudario della Veronica non può essere avvolto un corpo umano, prima di tutto, e, poi, il volto di Gesù, rivelato dalla Sindone, non è ghirlandato di spine, perchè « la figura della Sindone presenta non una ghirlanda di spine, ma invece un vero casco che ricopre tutto il capo ».

Della corona di spine e di una reliquia della Croce, conservata a Parigi, il D'Annunzio parla nella « Canzone d'Elena di Francia ».

La Passione di Cristo e la Sindone ritornano nella collana dei sonetti « Sur une image de la France croisée »: si parla della Francia

*ressuscitée en Christ, qui fait de ton linceul
gon fanon de lumière et cotte de croisade.*

Ne « Il Rinato » (del 1916), si dice:

*senza sudarii tu, senza lenzuoli
li seppellisci ed io li dissotterro,*

e che Gesù, il Rinato, era fasciato con « bende » sanguinanti.

Ne « La preghiera di Sernaglia », del 1918, accennando a Cristo, dice che « del suo lenzuolo e del suo sudario e delle sue bende fecero vincoli e corde »: dove è da notare, annota lo Scotti, « la netta ed esatta distinzione fra sindone, sudario, bende della sepoltura di Cristo; distinzione che si trova ben chiara nei Vangeli e intorno alla quale, da molti anni, si è

discusso e si discute da vari studiosi, particolarmente fra gli esegeti del Nuovo Testamento ».

Nel « Notturmo », infine, del 1921, quando il Poeta descrive un suo ritorno alla vecchia casa paterna, e l'attimo nel quale sta per entrare nella stanza nella quale lo aspetta, ormai spiritualmente muta ed ignara di ogni cosa, la vecchia madre, si leggono queste parole, che sono un brivido: « È la sesta stazione: il sudario della Veronica ». Ma va notato, anche qui, con lo Scotti, che « questo sudario non è la Sindone; d'altra parte pare che storicamente l'esistenza di un sudario della Veronica non abbia fondamento; comunque non si parla del noto episodio (il volto di Cristo impresso su un sudario offerto da una pia donna, sul cammino della Croce) in nessuno dei quattro Vangeli. In essi si parla certo dell'incontro di Cristo con le pie donne, si parla anche del sudario, ma non di questo prodigio iconografico ».

* * *

Altri accenni alla Sindone nell'opera dannunziana non si possono trovare.

Ma resta, ad onore del Poeta, l'esattezza sempre, l'amore talvolta che caratterizzano questi accenni.

Uno studio esauriente, sereno, su Gabriele d'Annunzio « cristiano » non è ancora stato compiuto: e, per i motivi che sopra abbiamo detto, sarebbe un atto di giustizia verso il Poeta che, non si può negare, tanto ha dato all'Italia e alla poesia.

E concludiamo con una citazione che, per quanto non riguardi l'argomento trattato, è molto significativa, per mostrare con quanta ocultezza e con quanta competenza Gabriele d'Annunzio si chinò sugli argomenti che lo interessano, di qualunque genere essi siano.

Nella « Contemplazione della morte », parla dell'« Imitazione di Cristo ». E scrive: « È certo quello il trattato del totale spogliamento: riduce in un pugno di polvere la sostanza in cui l'uomo più si compiace, e senza pietà separa l'uomo da ogni diletta cosa che non sia il compiuto amore ». Ora, questo libro, l'ospite francese, Adolphe Bermond, « l'aveva tanto praticato e meditato non soltanto come il libro dell'eternità, ma come quello ch'era nato dalla disciplina della sua stirpe "sotto l'ogiva di Francia", vera "conoscenza e virtude d'Occidente". Nè gli restava alcun dubbio intorno a tale origine; talchè una volta ch'egli vide il mio esemplare col nome di Tommaso Kempis, scosse il capo. Soleva dire, non senza finezza, che l'Imitazione franceseggia in latino. Vi riconosceva trasposti i modi e le cadenze della prosa francese, e talvolta la levità d'un orecchio che aveva ascoltato la voce dell'allodola paesana ».

Ora, anche se non di un francese, la critica filologica e storica ha dimostrato, precisamente, che l'« Imitazione di Cristo » non è opera di Tommaso da Kempis.